

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 30 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

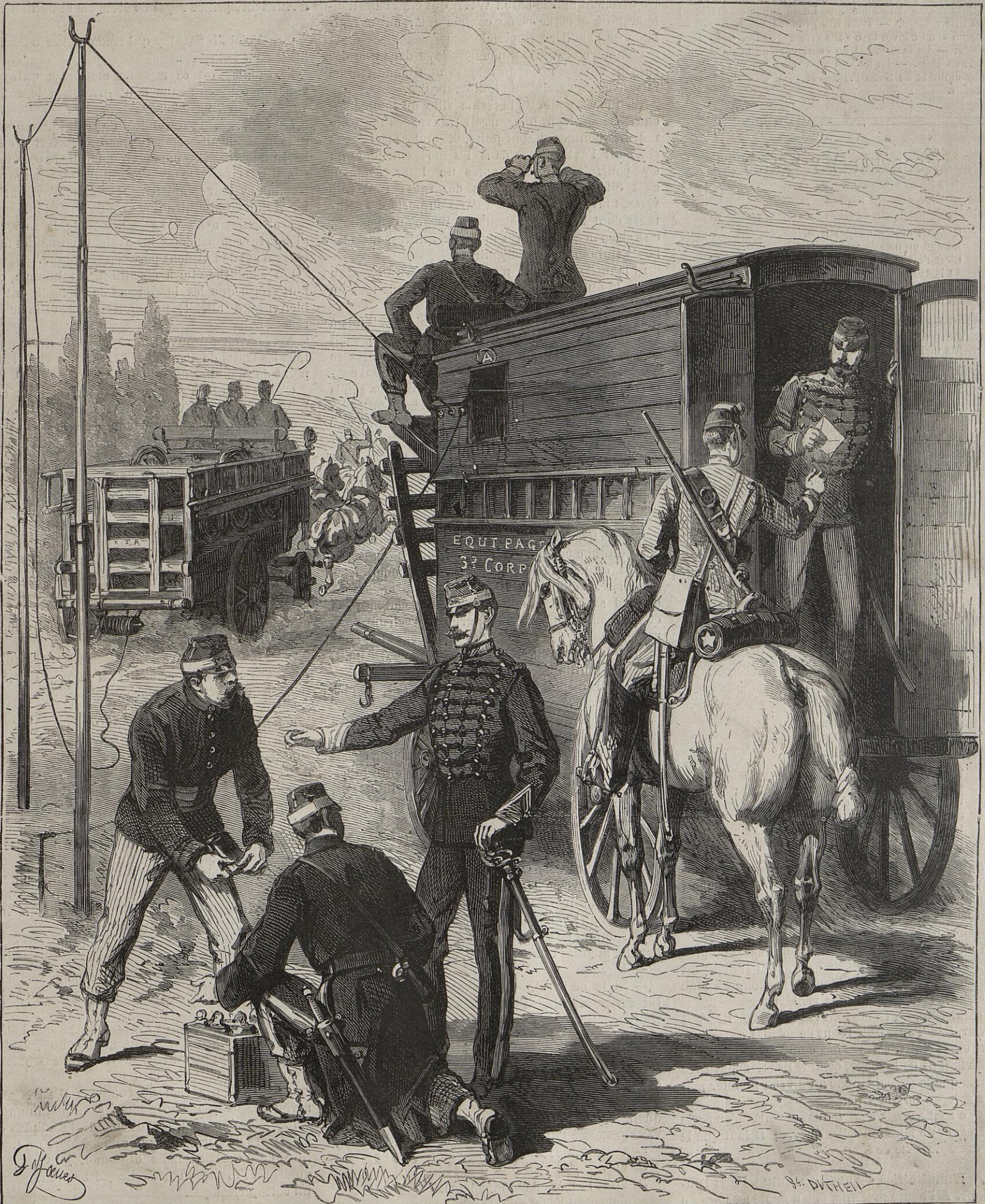
BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 965 — 9 Oct. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



A. Petit bureau où se trouve l'appareil télégraphique.

LES GRANDES MANŒUVRES. — 3<sup>e</sup> corps. — Vernon (Eure). — Le nouveau corps de la télégraphie militaire. — (Croq. de M. Dick, notre envoyé spécial.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Les grands manœuvres, par Dick. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — L'Herzégovine. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — Le peintre Pils. — Le centième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Solutions d'échecs. — Monument de Saint-Privat.

GRAVURES : Grandes manœuvres. — Le nouveau corps télégraphique. — Deux jours avec le 74<sup>e</sup> de ligne à Houlbec. — Nouvelle théorie pour le déploiement du bataillon au plateau de Saint-Vincent-des-Bois. — Une batterie devant Château-Landon. — Le déjeuner du maréchal dans une grange. — Plan des grandes manœuvres. — Attaque d'un convoi turc dans l'Herzégovine. — Portrait de Pils. — Le monument du centenaire de la délivrance des Etats-Unis. — La fête de Saint-Cloud, par Crafty. — Le monument de Saint-Privat, Mars-a-Tour. — Echecs et rébus.

## COURRIER DE PARIS

Honteux de ses nuages gris,  
Le ciel prend des airs indécis.  
C'est l'hiver qui montre son aile,  
Et là-bas, devers le coteau,  
Il a secoué son manteau,  
La fleur est morte et l'herbe gèle.

Passez votre chemin, vieillard;  
Ne pouviez-vous venir plus tard ?  
Ma maîtresse craint la froidure,  
Puis, les pauvres vont avoir faim,  
Et les oiseaux comme un essaim  
S'en vont piailler à l'aventure.

Les blonds petits plus d'une fois  
Souffleront dans leurs pauvres doigts  
En allant tripoter la neige,  
Et les grands tout enchifrenés  
Vont rougir le bout de leur nez  
Devant la porte du collège.

Hiver, je te pardonne tout;  
Va-t-en semer le mal partout,  
Le bon Dieu sait ce qu'il doit faire.  
Il créa les cœurs généreux  
Qui, neuf fois sur dix, sont heureux  
Dans le duel avec la misère.

D'ailleurs, que me font les gamins  
Et les oiseaux des grands chemins !  
Ceux-ci possèdent la jeunesse,  
Et ceux-là dans l'immensité  
Ont le ciel et la liberté;  
Pour moi, je n'ai que ma tendresse.

Mais, hiver, écoute-moi bien :  
Ne vas pas toucher à mon bien,  
Je n'ai rien qu'elle dans le monde;  
Son œil brun chante à mon réveil,  
Sa tête fauve est le soleil  
De mon oreiller qu'elle inonde.

Donc, prends garde à ton dos velu,  
Serre ton bâton vermoulu,  
Car sur ton osseuse carrure  
Je le briserais durement,  
Si j'apercevais seulement  
Dessus sa lèvre une gerçure.

On ne peut préjuger l'avenir, pourtant on pourrait presque affirmer que l'hiver ne tiendra aucun compte des imprécations du comte Hippolyte de Saint-Bérest et qu'il continuera son chemin comme si le poète n'avait rien dit.

Et au demeurant, il fera bien. Qu'importe, après tout, une gerçure de plus ou de moins ! L'hiver est un vieux malin qui sait qu'on lui pardonnera bien des choses. Il donne tout aux riches !

De leur côté, les riches sont reconnaissants. Il faut les voir, à la Toussaint, repus de soleil, rassasiés de fleurs et de fruits, saturés des émotions du turff et des flirtations de la plage, comme ils attendent avec anxiété que la gelée blanche ait dit son premier mot pour galoper vers la ville.

Ils ne sont pas encore revenus, et voilà qu'on parle de fêtes, et de fêtes officielles encore; il faut que le bon exemple parte de haut.

~ L'impératrice d'Autriche a quitté Paris l'autre jour. A l'heure présente, elle a goûté les joies du retour, qui sont bien les plus grandes joies que peuvent éprouver les rois et les épiciers.

On est si heureux de revenir chez soi après un long temps d'absence, qu'on s'étonne toujours d'en être parti.

La France adore tous les souverains, excepté les siens bien entendu; il n'eût tenu qu'à l'impératrice d'Autriche de voir accourir sur ses pas la foule enthousiasmée, elle ne l'a pas voulu, d'abord parce qu'en son empire elle est habituée à ces comédies populaires, et aussi parce que Sa Majesté aime la tranquillité par dessus toute chose.

Il y a une dizaine d'années, nous avons été visiter le château de Schönbrunn en compagnie de notre excellent ami le baron W..., qui était alors lieutenant ou quelque chose comme cela, au 2<sup>e</sup> régiment de l'artillerie impériale.

Comme, en revenant, nous passions dans une des rues du village, nous aperçûmes une jeune femme mise avec une simplicité toute française.

Vienne est peut-être la seule ville du monde où, en cherchant bien, on pourrait trouver des Parisiennes. Les femmes y sont jolies, élégantes, rieuses, et si n'était l'exagération dans les modes du jour, on s'y pourrait tromper; après un léger examen, c'est différent, les couleurs des robes sont trop vives, tout est exagéré. Si à Paris on porte des ceintures dont les bouts retombent jusqu'aux genoux, on retrouve à Vienne ces mêmes ceintures, mais les bouts traînent sur les chemins.

Si la mode veut une plume autour d'un chapeau rond, la plume viennoise fait trois fois le tour du chapeau.

A une époque, l'impératrice Eugénie avait mis à la mode le petit chapeau espagnol qu'on appelait le mulotier. C'était un petit chapeau noir en feutre excessivement simple; sur ses bords absolument contournés on ne voyait que deux petits pompons ronds en laine noire; les femmes étaient charmantes là-dessous, à la condition d'être fort jolies avant d'être coiffées.

Pour les femmes laides, elles étaient encore plus horribles sous le petit sombrero; plus qu'horribles, elles étaient grotesques, mais c'était la mode.

Le toquet espagnol fit vite son chemin; quinze jours après son apparition, on le rencontrait à Londres, à Pétersbourg; il y en avait déjà huit qu'il avait droit de cité à Vienne. Mais jamais, au grand jamais, on ne pourrait imaginer semblable métamorphose. C'était bien le même toquet, mais tout d'abord sa couleur noire avait été dédaignée; il était devenu rose, vert, bleu, gris, ponceau ou amarante, et ses deux mignons pompons de laine étaient devenus tout ce que l'on voudra; outre qu'ils s'étaient multipliés comme les petits pains de l'Évangile, ils étaient accompagnés d'aigrettes, de plumets, de panaches du plus détestable effet.

Or, rencontrer dans ce beau pays, amant de l'exagération, une jeune femme élégante et simple comme une duchesse du faubourg Saint-Germain, c'était un événement bien propre à captiver notre attention. Nous ouvrions déjà de grands yeux indiscrets, lorsque W... nous poussa dans une ruelle et pressa le pas.

— Mais, lui dis-je, il me semblait que nous devions aller tout droit.

— En effet, répondit-il, je vous fais passer par là parce que je viens d'apercevoir une dame que je ne veux point saluer.

— Ah! ah! vous êtes brouillés?

— Non, on ne se brouille pas avec elle; c'est la beauté, la grâce et la bonté de l'empire.

— Diable!

— Si je ne la salue pas, c'est uniquement pour lui éviter la peine d'incliner sa belle tête en souriant.

Je regardais W..., il était fort sérieux, et son admiration était plus respectueuse que passionnée. Comme nous avions tourné la ruelle pour revenir sur la place du château, je hasardai une question.

— Oserais-je vous demander, mon cher W..., quelle est cette gracieuse personne pour laquelle vous professez tant de respect et tant d'admiration?

— Cette dame?

— Oui.

— C'est la mère de mon colonel.

Je demeurai abasourdi. Quelle apparence y avait-il que cette jeune et ravissante femme pût être la mère d'un colonel? Pensant que W... ne voulait pas

répondre autrement à une question indiscrète, je me le tins pour dit et je parlai d'autre chose.

Quelques jours après, ayant été, toujours avec W..., voir exécuter des manœuvres, je vis tout à coup W... s'arrêter net et saluer militairement un petit bambin de sept à huit ans.

Je n'étais pas payé pour questionner W..., mais je ne pus résister et je lui demandai en riant :

— Qu'est ce que c'est donc que ce bébé que vous venez de saluer ?

— Ce bébé, répondit gravement l'officier, c'est mon colonel, l'archiduc Rodolphe, prince impérial d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême.

~ Voici M. Stanley qui recommence à faire du bruit dans le monde.

M. Stanley est ce reporter américain qui, vous vous en souvenez sans doute, retrouva le célèbre voyageur Livingstone.

Le courage, l'intrépidité de cet homme parti sans tambour ni trompette, accomplissant presque seul une entreprise dangereuse, où des explorateurs constitués en société et possédant d'énormes moyens d'action avaient complètement échoué, n'avaient pas laissé que de produire une grande sensation.

M. Stanley avait été fêté par toute la presse du globe; ses compatriotes lui avaient donné des fêtes, et les Anglais l'avaient porté en triomphe.

On s'habitue vite à être un grand homme, et il faut croire que les hommages de la foule ont un bien grand attrait, puisqu'il est si difficile d'y renoncer.

Après avoir retrouvé son voyageur et avoir goûté tous les fruits de l'aubaine, M. Stanley était sur le point de retomber dans l'oubli.

C'est très-beau d'avoir retrouvé un voyageur célèbre, mais on en voit vite la fin. Le hardi Américain, qui connaît les hommes et le siècle, comprit cela et partit à nouveau pour découvrir autre chose.

Il ne laissait pas d'être assez embarrassé, parce que le métier de découvreur n'est pas facile.

Il n'y avait plus de voyageur célèbre en souffrance, il fallait trouver quelque chose.

Les sources du Nil sont toujours là à la disposition des explorateurs. M. Stanley partit, et voilà déjà que l'on annonce que c'est affaire faite : les sources du Nil sont découvertes.

Heureux homme, cet Américain! le voilà qui fait en trois mois ce que personne n'avait pu faire depuis trois mille ans.

Si le fait est vrai, va-t-on assez salir de papier ! Ah! vous n'êtes pas au bout; on va vous servir les sources du Nil à toutes sauces.

Quelle joie pour la science!

Quel honneur pour l'humanité!

Quelle gloire pour la jeune Amérique!

Mais il faut attendre!

~ Voilà bien une autre histoire.

L'Académie des sciences est sens dessus dessous.

Un honorable et savant professeur de mathématiques de Tours, M. Mouchon, vient de lui présenter une nouvelle machine à vapeur.

Est-ce une locomotive, une locomobile ou une simple machine pouvant servir à l'industrie? nous l'ignorons; mais ce qui est positif, c'est que le nouvel appareil n'est pas comme les autres.

Le prix toujours croissant de la houille a fait bouillir tous les bons esprits.

La caste inventeuse se démène pour remplacer avantageusement le charbon. Dieu sait ce qu'on n'a pas proposé.

Le pétrole, les essences, le bois, la paille, tout ce qui brûle y a passé, ne laissant que fumée. Mais, cette fois, c'est plus grave; le précieux combustible n'est remplacé par rien du tout.

Du moins, par rien de coûteux; il suffit d'un rayon de soleil pour faire marcher la mécanique.

Il y a des jours où, certainement, il sera plus difficile de se procurer un rayon de soleil qu'un hectolitre de charbon; mais dites-moi, je vous prie, quelle est l'invention nouvelle qui ne pêche pas par un côté quelconque.

~ Il y a longtemps que M. Mouchon s'occupe de la question; aussi, il est ferré à glace, et il a ré-



pondu avec une grande précision aux questions qui lui ont été posées.

C'est à l'aide d'un abat-jour incliné que M. Mouchon fait pénétrer, dans un manchon de verre adhérent aux parois d'un vase plein d'eau, le soleil dont il a besoin pour mettre l'eau en ébullition.

En huit minutes, il pourrait faire cuire six douzaines d'œufs à la coque dans cinq litres d'eau. Mais ce n'est pas à ce résultat que le digne professeur a consacré sa vie.

Le président, émerveillé, lui a posé la question suivante, ou à peu près :

— La chaleur obtenue est-elle assez intense ?

— Trop, monsieur le président, je suis obligé de la diminuer.

~ Cette réponse m'a rappelé la célèbre réponse d'un ministre des finances des rives du Bosphore.

Le sultan, en le nommant, l'avait prévenu :

— Le jour où mon trésor sera épuisé, tu seras guillotiné suivant la mode du palais.

Le ministre avait compris : il n'est rien de tel que de parler simplement.

Chaque fois que son redoutable maître le questionnait, il répondait sans hésitation :

— Grand seigneur, l'état de tes finances est tellement prospère, que nous ne savons plus où mettre l'argent; quant à l'or, les coffres sont tellement pleins, qu'ils ne peuvent plus fermer; on est obligé de s'asseoir dessus.

~ C'était parfaitement raisonné.

Le ministre pensait : Si je dis qu'il n'y a rien en caisse, c'en est fait de moi. J'ai donc tout intérêt à mentir, le jour où le sultan s'apercevra de la vérité; ça ne me coûtera pas plus cher. L'essentiel est de gagner du temps; en matière de finances impériales, un impôt est bien vite arrivé.

~ M. Mouchon ne pouvait, dans aucun cas, avouer que sa chaleur était médiocre.

Remarquez bien que je ne mets pas en doute un seul instant la chaleur du digne professeur. Je parle de son invention sur le ton plus ou moins plaisant de la causerie. Cette invention est, paraît-il, un événement capital, et je ne fais aucune difficulté pour avouer qu'en cette matière, comme en bien d'autres, je suis d'une ignorance complète.

Tout ce que je puis me permettre d'avancer, c'est que l'appareil de M. Mouchon ne me semble pas facile à adapter aux locomotives.

Voyez-vous un train lancé à toute vitesse sous un soleil ardent. Crac! un nuage passe et le train ne passe plus. Il faut attendre que le ciel s'éclaircisse et que le soleil revienne; ça ferait manquer bien des rendez-vous.

Puis, la nuit, ce serait fort gênant.

~ Alard, le célèbre violoniste bayonnais, se retire, sinon du monde, du moins de l'enseignement; il vient de donner sa démission de professeur du Conservatoire national de musique. Son successeur, nommé déjà par tout le monde artiste, est M. Maurin.

On sait que ce vaillant artiste est sans rival en France pour l'exécution de la musique classique. C'est donc bien le cas de dire : Le roi est mort, vive le roi.

Nous poussons ce cri d'autant plus volontiers que M. Alard n'est pas mort, et n'a pas envie de mourir; ce serait même de sa part une grande faute que d'abandonner la vie.

On prétend... qui? la chronique, — que M. Alard vient d'hériter de son beau-père une somme qui se chiffre par plusieurs millions.

Le beau-père d'Alard était M. Vuillaume, luthier bien connu.

Gagner des millions à vendre des violons, c'est à dégoûter des pianos à tout jamais.

M. Vuillaume était un homme fort intelligent et qui avait été, par son travail et son activité, l'artisan de sa fortune.

Voici un fait qui montre comment il entendait les affaires.

Il s'aperçut un jour qu'un marchand de bois de Paris lui vendait un meilleur bois que celui de ses confrères. Il cherche, demande, questionne, et finit

par apprendre que ce bois vient des Ardennes.

— Si je l'achetais sur les lieux, pensa-t-il, je l'aurais à bien meilleur marché.

Il partit pour les Ardennes. Après un mûr examen, il put se convaincre que le bénéfice du marchand n'était pas exagéré et que l'avantage n'était pas très-grand pour lui de traiter avec le propriétaire.

Il y avait pourtant quelque chose à faire. Il le fit. Revenu à Paris, ses amis lui demandèrent :

— Eh bien! avez-vous réussi?

— Parfaitement.

— Vous aurez une notable différence sur ce bois?

— Très-notable.

— En avez-vous acheté beaucoup?

— Mais, oui; j'ai acheté la forêt.

Cette forêt avait trois cents hectares.

~ M. le ministre de l'instruction publique a désiré connaître les richesses de la ville de Paris, et il a ordonné qu'une liste exacte des livres et manuscrits soit dressée avec soin.

Il est résulté de ce travail, exécuté avec conscience, un chiffre qui donne la chair de poule ou la petite mort dans le dos, comme disait H. de Balzac.

Sans compter la bibliothèque de l'École de droit, celle de la cour de cassation, la bibliothèque Carnavalet et les bibliothèques municipales, Paris possède :

DEUX MILLIONS QUATRE CENT MILLE VOLUMES.

En supposant un homme bien doué et n'ayant pas une heure de maladie, un homme aimant l'étude et assez bien organisé pour lire un volume par jour pendant soixante ans, cet homme sans pareil aurait lu vingt-deux mille volumes.

A coup sûr, cet homme serait le plus érudit des érudits, et pourtant il y a deux millions trois cent soixante-dix-huit mille volumes dont il n'aurait pas la moindre idée.

Que dites-vous de cela, ô jeunes gens qui savez tout?

Vous ne dites rien, et vous faites bien.

Ce chiffre formidable n'effraie pas les écrivains du temps, qui produisent avec une fécondité vraiment fantastique; je n'en veux pour preuve que deux livres nouveaux : *les Années de gaieté*, de Charles Monselet, et *les Amours de cinq minutes*, d'Aurélien Scholl.

Les amours de cinq minutes, hé! cela paraît bien suffisant, quand on raisonne bien.

Mais on ne raisonne pas.

Ce que ces deux endiablés ont semé d'esprit là-dedans est impossible à dire.

Monselet, calme, placide, pose tranquillement un sourire sur la table avant de s'en aller; Scholl, lui, renverse la table et fait rouler par terre tout l'esprit qui était dessus, et le voilà parti, sans se retourner pour ramasser les morceaux, qui en sont bons.

Il a raison, assez d'autres se baisseront pour en prendre.

Parler de Monselet dans le *Monde illustré*, autant vaudrait parler de Dumas fils au docteur Favre. Aussi ne ferai-je que marquer à leur intention, la page 81 de son livre. C'est à cette page que commence le *Voyage de deux débiteurs au pays de la probité*.

Ah! le joli récit et les jolies figures! Que c'est vrai et que c'est charmant! Comme cela est bien dit et comme cela se lit bien! Et comme on comprend que le recensement ordonné par le ministre n'a pas été bien fait, malgré tout le soin qu'on y a pu mettre, puisque dans les vingt-deux pages de cette nouvelle il y a au moins vingt-deux volumes.

Dans *les Amours de cinq minutes*, il y a de tout, et, en cherchant bien, on y trouverait encore autre chose. Ce n'est pas, à proprement parler, l'histoire du temps, mais c'est certainement celle du moment. Ce n'est pas une étude sur le peuple parisien, c'est une série de monographies sur les différentes tribus qui campent du boulevard des Capucines à la rue des Martyrs.

Que d'étrangetés! que de détails curieux!

Une philosophie toute triste perce sous certaines brutalités d'expression, et tout cela est enduit d'une couche d'esprit original et vraiment personnel. En

somme, un livre qu'il faut lire au soleil quand on veut bien rire, ou quand il pleut si l'on n'a pas honte de pleurer.

~ On vient de commencer une croisade en faveur des médecins et des avocats. Les uns et les autres se plaindraient de ne pas être payés avec assez d'exactitude.

Que la presse défende les médecins, cela se comprend jusqu'à un certain point; mais il semble que les avocats pourraient bien se défendre eux-mêmes, quitte à ne se point payer s'ils se défendent mal.

On se sent peu disposé en faveur de ces infortunés; pourtant il est certain que beaucoup de gens ne les payent pas ou les payent fort mal.

C'est bien dur de payer l'avocat quand on a perdu son procès, et bien dur de payer le médecin quand on n'a pas perdu son oncle.

Les avocats, qui savent cela, demandent une provision; les médecins n'osent pas aller jusque-là.

Les avocats se sont fait une loi de ne point poursuivre leurs débiteurs; c'est peut-être pousser la délicatesse un peu loin; mais cela les regarde, ils entendent mieux les affaires que le commun des mortels.

~ Les médecins sont moins scrupuleux; ils poursuivent ou, pour mieux dire, ils font poursuivre.

Il y a des gens d'affaires qui ont la spécialité d'opérer les recouvrements en retard.

L'un d'eux même est fort apprécié des docteurs; il a trouvé un moyen infailible de se faire payer.

Voici son système :

Il envoie une note détaillée en mentionnant des maladies de fantaisie ou malheureusement réelles :

« Doit M. Joseph Prud'homme, à Paris, à M. le docteur X... :

« 1875. 17 mai. — Visite à M<sup>lle</sup> Joséphine Prud'homme (démangeaisons intolérables et boutons purulents), 40 fr.

« 18 mai. — Visite à la même (cautérisation desdits boutons), 40 fr.

« 27 juin. — Visite à M. Prud'homme (affection dartreuse), 40 fr. »

Le reste à l'avenant.

Il y en a pour 300 francs. L'honnête Prud'homme voudrait bien protester, il trouve que c'est un peu cher et pas vrai du tout; mais exposer Joséphine, sa chère fille, à la publicité d'un procès scandaleux, jamais! jamais! jamais!

Il paye.

Que de femmes ont payé leur médecin pour que le juge de paix, — un homme, après tout! — ne sache pas que, le matin, — elles ont des pituites!

~ Il existe, rue des Rosiers, un petit café où se réunissent tous les petits juifs du quartier, les juifs qu'on appelle les marchands de lorgnettes, parce qu'ils vendent de tout.

Les israélites sont généralement des gens fort doux, et jamais on n'entend une dispute dans leur café.

Pourtant, l'autre jour, un mauvais coucheur demande une demi-tasse de café et se prend de querelle avec un voisin de table.

De quoi s'agit-il? de rien, un démenti à propos d'une *bédide avaire*.

On s'échauffe, on s'injurie, on se menace, et bref, le mauvais coucheur envoie un grand coup de poing à son coreligionnaire.

Grand tumulte.

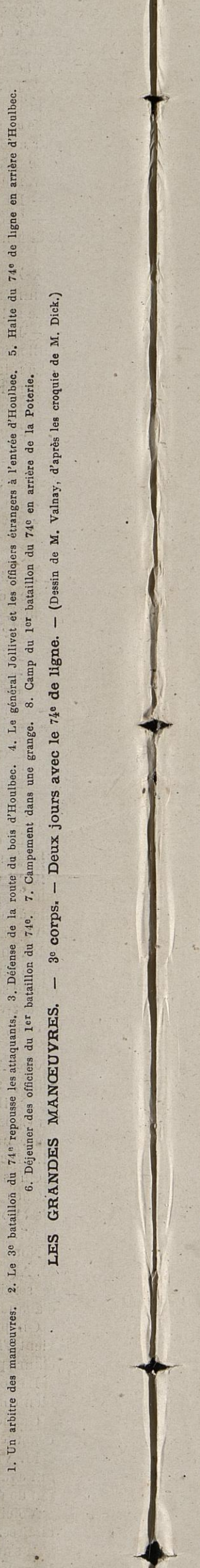
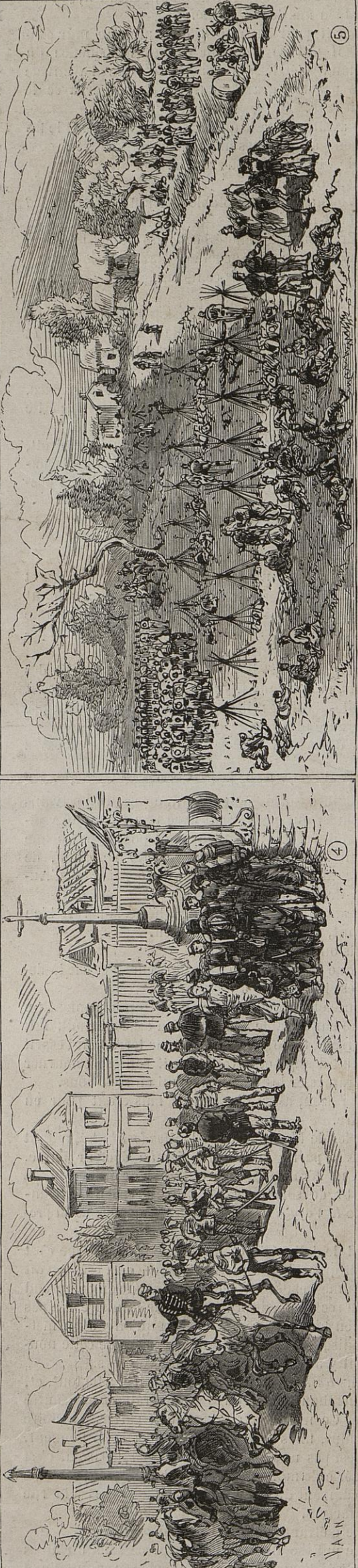
Les femmes s'empressent autour du blessé, elles épongent son nez saignant avec une serviette imbibée d'eau.

— Ah! s'écrie l'une d'elles, le vilain homme, l'homme cruel! il n'a pas honte de frapper ainsi un ami. Ah! bien sûr que le bon Dieu le punira un jour ou l'autre!

— C'est déjà fait, lui dit tout bas une autre femme; pendant qu'il se battait, je lui ai pris son sucre.

JULES NORIAC.





1. Un arbitre des manœuvres. 2. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup> repousse les attaquants. 3. Défense de la route du bois d'Houlbec. 4. Le général Jollivet et les officiers étrangers à l'entrée d'Houlbec. 5. Halte du 74<sup>e</sup> de ligne en arrière d'Houlbec. 6. Déjeuner des officiers du 1<sup>er</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>. 7. Campement dans une grange. 8. Camp du 1<sup>er</sup> bataillon du 74<sup>e</sup> en arrière de la Poterie. 9. Le 3<sup>e</sup> corps. 10. Deux jours avec le 74<sup>e</sup> de ligne. — (Dessin de M. Valnay, d'après les croquis de M. Dick.)

LES GRANDES MANŒUVRES. — 3<sup>e</sup> corps. — Deux jours avec le 74<sup>e</sup> de ligne. — (Dessin de M. Valnay, d'après les croquis de M. Dick.)





1. Tirailleurs de la division de Brauer. 2. Deux sections (100 h.) déployés en tirailleurs. 3. Général Jollivet. 4. Deux batteries. 5. Deux sections formant renfort à la droite et à la gauche. 6. Deux groupes de 2 sections chacun formant soutien. 7. Deux compagnies (8 sections) formant la réserve du bataillon.

LES GRANDES MANŒUVRES. — Saint-Vincent-des-Bois. — Le 1<sup>er</sup> bataillon du 74<sup>e</sup> déployé en bataille, d'après la nouvelle théorie.



LES GRANDES MANŒUVRES. — 5<sup>e</sup> corps. — Batterie de la division Halna du Frétay, établie en avant de Château-Landon. — (Croquis de M. Scott.)



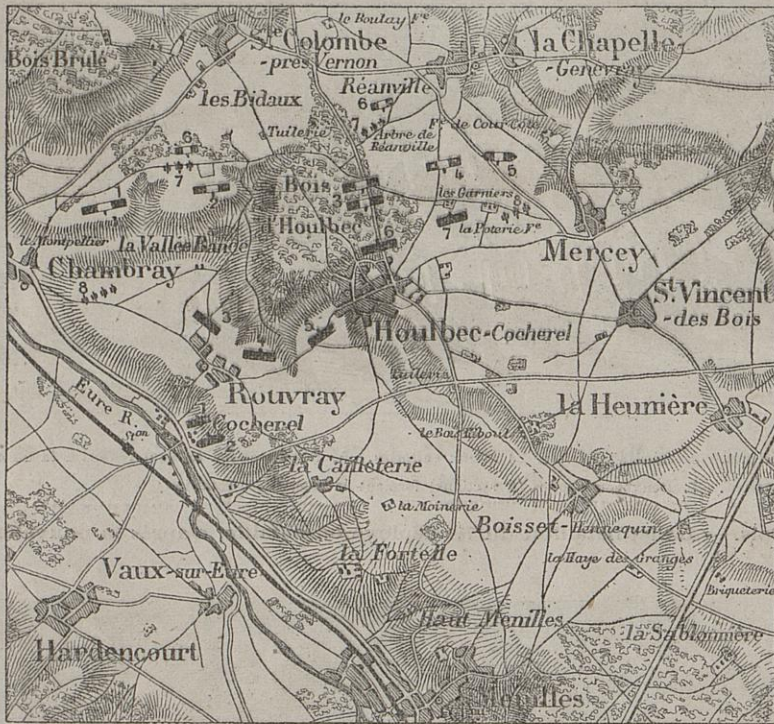
## LES GRANDES MANŒUVRES

3<sup>e</sup> CORPS D'ARMÉE (EURE)Plateau de Saint-Vincent-des-Bois,  
24 septembre, 4 h. du soir.

Monsieur le Directeur,

AUJOURD'HUI, le maréchal de Mac-Mahon a assisté aux grandes manœuvres du 3<sup>e</sup> corps, qui ont été très-brillamment conduites et qui, exécutées dans un pays accidenté et entièrement couvert de bois et de fourrés, offrent un caractère tout différent de celles auxquelles je viens d'assister dans l'Allier et le Loiret.

Ce matin, à sept heures, j'ai quitté Vernon; et, après un trajet d'une heure, je suis descendu à la petite station de Cocherel, située au pied du plateau de Chambray et Saint-Vincent-des-Bois, que défend le corps d'armée du général Jollivet contre celui du général de Brauer, qui s'est transporté de Louviers à la Croix-



Positions des deux armées, le 24 septembre, à midi.

DIVISION DE BRAUER : 1. 24<sup>e</sup> de ligne. — 2. 28<sup>e</sup>. — 3. 119<sup>e</sup>. — 4. 5<sup>e</sup>. — 5. 12<sup>e</sup> chasseurs à cheval. — 6. 6. Chasseurs à pied. — 7. 7. Artillerie.

DIVISION JOLLIVET : 1. 36<sup>e</sup> de ligne (1 bataillon). — 2. 21<sup>e</sup> dragons. — 3. 36<sup>e</sup> de ligne (2 bataillons). — 4. 129<sup>e</sup>. — 5. 39<sup>e</sup>. — 6. 3<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>. — 7. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons du 74<sup>e</sup>. — 8. 8. 22<sup>e</sup> d'artillerie.

Saint-Leufroy, pour occuper Vernon. Les troupes du général Jollivet ont campé la nuit dernière près de Pacy-sur-Eure, et ont occupé leurs positions avancées dès cinq heures du matin.

Cocherel-sur-Eure, extrême droite de cette armée, est occupé par un bataillon d'infanterie au képi recouvert d'un manchon blanc, et un escadron du 21<sup>e</sup> dragons.

*Nouveau corps de la télégraphie militaire.* — A la sortie du village, je rencontre les nouveaux équipages de la télégraphie militaire; sur les fourgons élevés, peints en vert foncé et sur les flancs desquels sont accrochés pelles, pioches, haches, échelles et instruments nécessaires, on lit : « Télégraphie militaire; 3<sup>e</sup> corps d'armée. » Six chevaux du train des équipages conduisent chaque fourgon. Les hommes, revêtus du nouvel uniforme, képi bleu foncé à passepoils et turban bleu de ciel avec un foudre brodé en coton jaune, capote de même couleur à boutons de plomb, pantalon en toile bleue, guêtres blanches et large sabre à lame épaisse et effilée, renfermée dans un fourreau de cuir, sont assis sur les banquettes. Les officiers précèdent à cheval et portent la tenue suivante : pelisse noire pareille à celle de l'artillerie, avec col bleu de ciel portant brodé en or un T majuscule et plusieurs étoiles pour indiquer le grade, pantalon bleu sombre, à bande bleu de ciel.

A l'arrière du fourgon, le fil, qui se compose d'un filin en fer recouvert d'une épaisse enveloppe en gutta-

percha, est enroulé sur deux cylindres, que tourne un employé. En campagne, les employés portent une veste et un pantalon en toile bleue serré à la taille par une ceinture de gymnastique. Pendant qu'un des hommes déroule le fil, les autres, armés d'échelles, le placent sur les maisons ou sur les arbres qui bordent la route, et un d'eux, avec un galvanomètre portatif, s'assure de temps en temps que la communication n'a pas été interrompue.

*Halte du général Jollivet et des officiers étrangers au carrefour d'Houlbec.* — Sur les neuf heures du matin, j'arrive au petit village d'Houlbec. Au débouché de celui-ci, s'élèvent deux colonnes en pierre, de chaque côté de la route; la première surmontée par un christ en fer forgé, et la seconde par une statue de la Vierge. A cet endroit, le général Jollivet a fait halte avec son état-major et son escorte de dragons groupée autour de son fanion rouge à raies blanches. De nombreux officiers étrangers se sont joints à ses aides de camp. Parmi eux je remarque le prince Troubetzkoï en petite tenue d'officier de chevaliers-gardes : casquette plate blanche à tour rouge, tunique blanche bordée d'un large galon d'or, gantelets à haut crispin en peau de daim, culotte bleue à bande jaune. Citons encore un

les forcent à reculer. J'admire avec quelle sagacité s'engagent les hommes qui, profitant d'un large fossé garni de bruyères, se sont installés dans une tranchée naturelle d'où, à coup sûr, ils fusillent l'ennemi qui occupe une tuilerie située à droite de la route et dans un terrain découvert.

A ce moment, le maréchal de Mac-Mahon, qui a traversé la route de Réanville, près de la Poterie, fait sonner le repos. Il est onze heures du matin. Un incident vient de signaler cette première partie de la journée : un détachement du 119<sup>e</sup> de ligne qui nous fait face, s'étant aventuré trop en l'air à droite du bois d'Houlbec, vient d'être entouré et fait prisonnier par la 2<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>. Les soldats ont ramené près de trois sections, deux sergents et un lieutenant, et les ont conduits sur le mail du village où on leur a fait former les faisceaux. En attendant la reprise des hostilités, les vainqueurs partagent généreusement leurs provisions avec les vaincus.

*Défense du bois d'Houlbec par le 3<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>.*

— A midi dix retentit la sonnerie indiquant la reprise des hostilités, et une décharge presque à bout portant nous est envoyée du bois qui nous fait face. La 1<sup>re</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>, un peu trop aventurée, bat aussitôt en retraite, sans précipitation, les hommes s'arrêtant pour faire feu et rechargeant en marchant. De toutes les parties du bois jaillissent de nombreux nuages de fumée, et, à travers la vapeur blanchâtre de la poudre, nous voyons les tirailleurs du 119<sup>e</sup>, reconnaissables à leurs képis rouges et portant la vareuse au lieu de la capote, avancer rapidement en se dissimulant derrière les troncs d'arbres et les broussailles. Au bruit de la fusillade, les autres compagnies du bataillon accourent et se forment en section sur le bord de la route, et aussitôt que les soldats battant en retraite les ont dépassées, elles se déploient en éventail et balayent la chaussée par des feux d'ensemble qui retentissent comme un roulement de tambour.

*Le 74<sup>e</sup> refoule les attaquants dans le bois d'Houlbec.*

— A la sortie du bois, les assaillants, excités par leur marche en avant, sautent par-dessus les haies et les clôtures, et arrivent à quelques pas de notre dernière section, battant en retraite. « Volte-face, en avant! » crient le commandant de Moynard et le capitaine adjudant-major Lacombe, en lançant leurs chevaux au galop. « En avant! » répètent leurs hommes, les suivant au pas de course. Cette charge, brillamment enlevée, refoule le 119<sup>e</sup> dans le bois d'où il n'ose plus sortir, se bornant à continuer son feu de tirailleurs.

Cette échauffourée a été des plus émouvantes, et un moment menaçait presque de tourner au sérieux. Les hommes se tiraient leurs coups de chassepot en plein visage, à peine à quatre pas de distance, et, jusqu'à la distance de 12 mètres, la capsule peut blesser encore assez grièvement. Un officier revient la coiffe blanche de son képi toute noire de grains de poudre. Un homme du 119<sup>e</sup>, serré de près, lâcha à bout portant son coup de fusil. Il fallut que les officiers supérieurs s'interposassent pour séparer les combattants.

Le 3<sup>e</sup> bataillon, emmenant avec lui un sergent et quelques hommes du 119<sup>e</sup>, qu'il vient d'entourer dans cette nouvelle attaque, bat tranquillement en retraite, traverse Houlbec et s'établit en arrière de ce village, prêt à accueillir les assaillants s'ils tentaient à en déboucher.

*Les arbitres des manœuvres.* — A ce moment, et il est deux heures, les arbitres des manœuvres, escortés de chasseurs à cheval porteurs de fanions blancs encadrés d'un large galon rouge, font sonner « cessez le feu sur toute la ligne. »

*Halte du 74<sup>e</sup> en arrière d'Houlbec.* — Les opérations sont terminées pour aujourd'hui, et les troupes de la division Jollivet s'établissent pour camper entre le village d'Houlbec à gauche et celui de Saint-Vincent-des-Bois à droite.

*Campement des troupes.* — Les faisceaux se forment sur les fronts de bandière; les hommes se groupent par six, établissent des tentes-abris, tendant les cordes, enfonçant les piquets; les hommes de corvée sont envoyés au bois et à l'eau; mille foyers improvisés s'allument derrière les talus des fossés, à l'abri du vent, et leur fumée grisâtre s'élève en tournoyant à l'horizon,



que colorent les dernières lueurs du soleil couchant qui s'abaisse rapidement derrière les masses sombres des bois d'Houlbec et de Brulé.

Plateau de Saint-Vincent-des-Bois, 25 septembre.

Le jour se lève et éclaire faiblement encore le plateau de Saint-Vincent-des-Bois, où la division Jollivet est campée depuis la veille au soir, la droite appuyée au village de Saint-Vincent, et la gauche à celui de Houlbec. La nuit qui vient de s'écouler a été des plus dures pour nos soldats. Depuis minuit, une pluie fine et pénétrante n'a cessé de tomber. Un brouillard épais enveloppe les bois de Houlbec et les villages de la vallée où se tiennent les troupes de la division de Brauer, qui nous fait face.

Déjeuner des officiers du 1<sup>er</sup> bataillon du 74<sup>e</sup>. — La diane sonne sur les fronts de bandière; les soldats quittent sans regret leurs couchers humides de fougères et se réunissent en arrière des faisceaux.

Les tentes sont aussitôt abattues et bouclées sur les sacs.

Le café bout dans les marmites d'escouade, et les hommes font sécher leurs capotes imprégnées de l'humidité de la nuit.

Rien de plus pittoresque que le campement des musiciens du 74<sup>e</sup> de ligne, qui ont établi leurs tentes sous un vaste pommier chargé de fruits, et aux branches duquel ils ont suspendu leurs instruments renfermés dans leurs étuis de cuir. Les officiers, réunis autour des voitures des cantinières, éventrent quelques boîtes de conserves et les arrosent d'un cidre pétillant recueilli dans les fermes voisines.

A sept heures, les grand'gardes se replient sur le camp, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les vedettes ennemies. Les compagnies se forment par sections en ligne. Après l'appel, on distribue trente cartouches par homme; on doit aujourd'hui faire parler fortement la poudre pour le dernier jour des grandes manœuvres.

Défense du plateau de Saint-Vincent par la brigade Dumont. — A neuf heures, la division Jollivet se porte en avant, et, après quelques centaines de mètres, prend ses positions de combat, chaque bataillon formé ainsi qu'il suit, d'après les nouvelles théories.

En première ligne, deux sections (100 hommes) déployées en tirailleurs et couvrant une étendue de 300 mètres. A 100 mètres en arrière, deux autres sections formant renfort à la droite et à la gauche de la ligne. A 100 mètres encore en arrière, deux groupes de deux sections chacun formant soutien. A 300 mètres plus loin, deux compagnies (huit sections) formant la réserve de chaque bataillon. Tous les hommes sont dissimulés derrière des bouquets d'arbres, des fourrés, des plis de terrain, un genou en terre ou couchés à plat-ventre.

Cette nouvelle tactique, due à notre intelligent ministre de la guerre, M. le général de Cissey, lui fait le plus grand honneur. Elle utilise les bois et les fourrés comme retranchements naturels, endroits dans lesquels, durant la campagne de 1870-1871, on ne pénétrait jamais, exposant follement nos colonnes en masses profondes aux lignes minces et étendues des tirailleurs ennemis, qui nous décimaient à coup sûr.

Tout l'effort de l'armée assaillante se porte sur le village de Houlbec, occupé par la brigade Lefebvre, qui est assailli par un feu des plus violents d'infanterie et d'artillerie. L'ennemi cherche à la couper de la route de Vernon en la débordant sur sa gauche. Le 74<sup>e</sup> occupe le centre du plateau, ayant à sa gauche le 36<sup>e</sup> de ligne, et formant ainsi une ligne croisée, en forme de redan, des plus redoutables. Trois batteries d'artillerie s'établissent en arrière à notre gauche. Deux sont formées de pièces d'acier nouveau modèle, calibre 5, et la troisième, de pièces en bronze de 7, système Reffye. Cette formidable batterie ouvre aussitôt un feu des plus vifs sur les masses ennemies qui débouchent des bois sur les coteaux de Réanville et s'avancent rapidement sur nous. Un escadron de dragons du 21<sup>e</sup> se replie en tirailleurs, les hommes faisant l'exercice de l'infanterie, le sabre accroché au côté, et courant dans les terres labourées en dépit de leurs lourdes bottes. Leurs chevaux sont ramenés en main par un homme pour chaque escouade, la tente bouclée sur les fontes, auxquelles on a accroché les marmites et ustensiles de cuisine, les sacoches en toile blanche battant les flancs de la mon-

ture et le porte-manteau bleu à grosse grenade rouge fixé sous la haute palette à garniture de cuivre de la selle. Les tirailleurs du 74<sup>e</sup>, qui occupent un petit bois, ouvrent la fusillade à leur tour, se faisant remarquer par la régularité de leurs feux d'ensemble et à volonté.

A un moment, les deux batteries de 5 se portent au galop en première ligne, afin d'écraser l'artillerie ennemie qui arrive prendre position. Enlevés par le fouet de leurs conducteurs, les traits tendus, les chevaux d'attelage décrivent rapidement un demi-cercle. Aussitôt les pièces sont décrochées des avant-trains et mises en position. A ce moment, la division de Brauer réussit à déloger les troupes de la brigade Lefebvre du village d'Houlbec, et, celles-ci battant en retraite, se replient sur la brigade Dumont qui suit le même mouvement. Le 74<sup>e</sup> se rejette en arrière, profitant des bois, des crêtes, des plis de terrain, toujours en tirailleurs et rétrogradant au pas gymnastique, pivotant sur le 36<sup>e</sup> qui formait sa droite fortement retranché dans Saint-Vincent-des-Bois, où les soldats, abrités derrière les murs de clôture, exécutent des feux de section des plus efficaces et des plus soutenus. L'artillerie, qui s'est rejetée en arrière sur la crête dominant la route de Cocherel à la Heunière, appuie le mouvement de retraite de la division Jollivet, qui se replie dans la direction de Vernon.

Déjeuner du maréchal de Mac-Mahon dans une grange, près de Réanville. — A onze heures, le feu cesse sur toute la ligne, suivant les instructions précédemment reçues. Après avoir visité la division Jollivet, le maréchal de Mac-Mahon met pied à terre auprès d'une ferme située en avant de Réanville. Un fourgon d'artillerie apporte une table en bois blanc, qui est dressée dans la grange, tout encombrée de boîtes de foin, de paille, de sacs d'avoine, voire même d'une grosse charrette et de harnais. Le maréchal de Mac-Mahon, le maréchal Canrobert, les généraux de Cissey, Lebrun, et les officiers de l'état-major y prennent place. Le service est fait par les domestiques du duc de Magenta, en pantalon noir et redingote ouverte sur un gilet jaune à raies noires.

A midi, le maréchal de Mac-Mahon remonte à cheval et se dirige vers Vernon, dans la direction duquel toutes les troupes du 3<sup>e</sup> corps s'acheminent également, afin de prendre leurs cantonnements dans la plaine de Saint-Marcel, où doit être, demain, célébrée la grande revue d'honneur comme clôture des manœuvres de cette année.

DICK.

## COURRIER DU PALAIS

LES causes criminelles, comme les livres, comme bien d'autres choses encore, ont leurs destinées, et je vous avoue que j'ai besoin de me rappeler le *habent sua fata* pour m'expliquer le peu de retentissement qu'a obtenu une affaire d'empoisonnement qui s'est déroulée devant le jury de la Haute-Garonne. Toulouse, le siège de la cour d'assises, est pourtant une grande ville, dans toute l'acception du mot, et rien n'a manqué à ce procès criminel, ni le romanesque, ni le mystérieux, ni l'imprévu. Le pauvre Castelnaü, un cultivateur, âgé de quarante ans, est mort empoisonné, cela ne fait un doute pour personne; le médecin qui l'a soigné, les experts qui ont analysé ses restes sont d'accord sur ce terrible point de fait; l'acide azotique a été retrouvé dans son corps à l'état libre, et cette découverte ne peut s'expliquer que par un empoisonnement. Les accusés sont la femme de la victime, Marguerite Castelnaü, une femme un peu plus, ou plutôt un peu moins que légère, et un domestique nommé Lespiau, qui était pour elle une sorte d'esclave dévoué. Le malheureux Castelnaü est en proie à une indisposition significative; il se plaint de douleurs aiguës et persistantes, il vomit constamment; puis le médecin est appelé, le docteur Salut, qui remet le malade sur pied, qui, par ses sages ordonnances, fait peu à peu disparaître les symptômes les plus fâcheux. Tout à coup, une rechute se produit, et le pauvre homme succombe en moins de douze heures. Comme il arrive trop souvent dans les campagnes, le silence se fait, un si-

lence gros de soupçons et de menaces, un silence qui n'est interrompu que par les querelles d'intérêt qui s'élèvent entre les deux accusés. Le parquet est saisi; la cour renvoie la cause à une autre session pour un supplément d'instruction; alors Marguerite Castelnaü fait devant le maire, le garde champêtre, le brigadier de gendarmerie et d'autres témoins, les aveux les plus explicites. C'est un nommé Cahors, son amant depuis plusieurs années, qui l'a poussée au crime, qui a apporté le poison dans une petite fiole, qui l'a versé dans une tasse, qui l'a présenté au malade en lui disant: « Bois, mon ami; cela te fera du bien, » et qui a ajouté tout bas ces mots adressés à l'accusée: « Demain, tu seras débarrassée de lui! »

Cependant Marguerite est revenue sur ses déclarations; elle a affirmé qu'elle avait parlé ainsi sous l'inspiration de la colère, qu'elle avait voulu se venger de Cahors. Celui-ci a été écarté de l'accusation par une ordonnance de non-lieu.

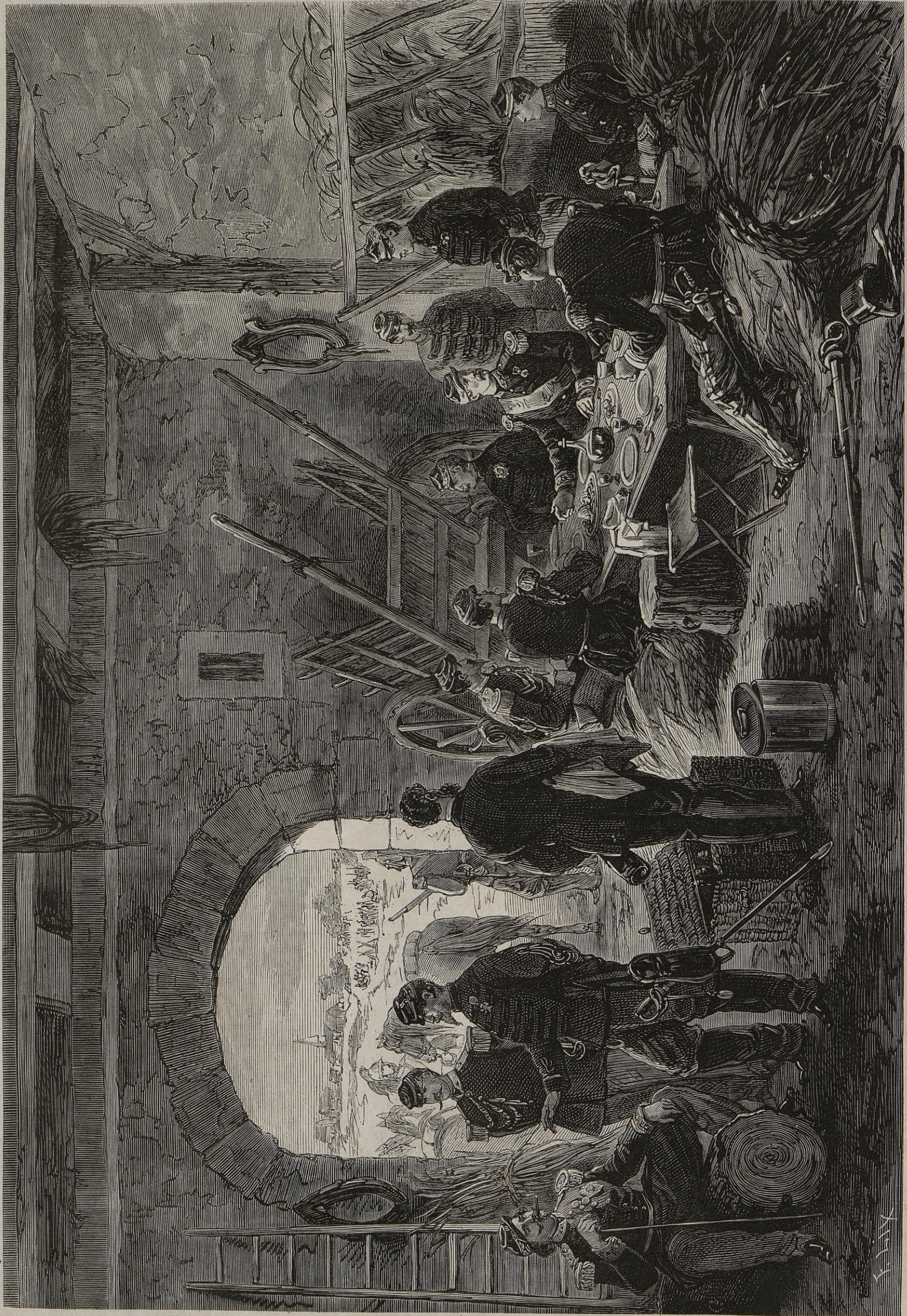
Les débats sont ouverts de nouveau, Marguerite renouvelle ses dénégations, elle y persiste, et puis, tout à coup, quand l'organe du ministère public a donné ses réquisitions, quand les défenseurs ont plaidé avec chaleur, avec éloquence, invoquant le défaut de preuves, M. le président, demandant à l'accusée si elle n'a rien à ajouter à sa défense, la voilà qui se lève et qui s'écrie: « Je vois que je suis condamnée et je vais vous dire la vérité! »

Une émotion indescriptible s'empare de l'auditoire, et chacun, avec stupéfaction, entend cette femme renouveler, à peu près dans les mêmes termes, les aveux qui compromettent son amant. Celui-ci, qui est présent, qui a déposé en qualité de témoin, proteste avec énergie. Où est la vérité? Les nombreuses contradictions de l'accusée la rendent difficile à trouver. Enfin, l'épouse coupable, d'après ses propres aveux, a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, et le domestique Lespiau, un peu trop complaisant peut-être, a été acquitté. Je suppose que si pareille cause se fût présentée dans un temps où nous étions un peu moins saturés d'émotions, et si l'accusée eût appartenu à un monde un peu plus en vue, nous aurions eu le malheur de compter une cause célèbre de plus dans nos annales judiciaires.

Je voudrais bien, après vous avoir, dans mon dernier courrier, si longuement — trop longuement peut-être — parlé de la « tragédie » de White-Chapel, vous donner aujourd'hui quelques nouvelles de cet important procès criminel; mais aucun fait nouveau ne s'est produit dans l'enquête, et il est probable que les jurés des prochaines assises n'auront pas d'autres bases pour statuer sur l'accusation. Et puis, voilà que — comme il arrive toujours — ce crime mystérieux a ses contrefaçons. Les journaux signalent en France la découverte d'un cadavre coupé en morceaux, trouvé dans une malle, et toute l'Italie s'occupe de la découverte d'un cadavre de jeune femme expédié dans une malle de Naples à Rome, par le chemin de fer, petite vitesse. Ces révélations hideuses ne nous regardent pas encore, puisque nous n'avons à nous occuper, Dieu merci, que des faits qui se présentent devant les tribunaux; mais il importe de signaler les effets d'une indignation un peu trop précipitée de la part des novellistes. La police de Naples et la police de Rome, au dire des correspondances, avaient déjà trouvé chacune un coupable, et le coupable de Rome, un boulanger dont la nièce n'avait pas été vue depuis vingt-quatre heures, comme le coupable de Naples, un jeune étudiant en médecine qui avait enlevé une jeune fille et qui l'a épousée, sont, en définitive, reconnus tous deux parfaitement innocents. Je ne regrette qu'une chose, en vérité, c'est que la preuve de leur innocence soit surabondamment fournie par une troisième supposition de culpabilité contre un moine, qui, demain peut-être, va être reconnu tout aussi innocent que le boulanger romain ou que l'étudiant napolitain.

Il faut s'en prendre aux vacances judiciaires, si la publication d'un très-curieux procès, jugé par la 2<sup>e</sup> chambre du tribunal civil de la Seine, vers la fin du mois d'août dernier, n'a eu lieu que tout récemment. Les faits que l'audience a révélés sont tellement étranges, que l'on est tenté de se demander si on ne les a pas rêvés; mais nous ne saurions les qualifier plus sévèrement que ne l'a fait le tribunal dans son jugement. Il s'agit d'une femme qui, en 1868, a demandé au tribunal de Cosne de prononcer sa séparation de corps; le mariage datait de 1842. Le mari avait formé reconven-





LES GRANDES MANŒUVRES. — 3<sup>e</sup> corps. — Déjeuner du maréchal de Mac-Mahon, du maréchal Canrobert, des généraux de Cissey et Lebrun, dans une grange en avant du village de Reanville-les-Bois. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)





TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Attaque d'un convoi turc par le pope insurgé Garello, dans la vallée de la Majevitzá. — (Dessin de M. Viège, d'après le croquis de M. Jean Beaumont.)



tionnellement contre sa femme une demande en réintégration du domicile conjugal, au besoin *manu militari* : ce qui peut se traduire par cette formule : « avec l'assistance de la gendarmerie. » La femme avait perdu son procès et la demande reconventionnelle du mari fut accueillie par le tribunal, jugement confirmé par la cour d'appel de Bourges.

Mais l'année 1868 est déjà bien vieille, et jamais le mari n'a mis à exécution la décision qu'il avait obtenue contre sa femme. La mère de celle-ci était décédée en 1869, sa succession était d'une importance exceptionnelle, et, par une transaction, illégale sans doute, mais qui avait le caractère d'un pacte de famille, d'un engagement d'honneur, le mari autorisait sa femme à résider à Paris. Tout à coup, en 1873, le mari obtient l'autorisation de faire exécuter l'arrêt rendu à son profit en 1868, et il le fait exécuter *manu militari* ; il emmène sa femme dans sa ferme de la Nièvre. Là, il se trouve un notaire qui rédige un acte de donation et le fait signer ; après quoi, monsieur consent à rester seul dans ses terres et madame est libre de retourner vivre dans son appartement de la rue de Rennes, à Paris.

C'est de cet acte de donation que la femme demandait la nullité, nullité que le tribunal a prononcée sur les conclusions conformes de M. l'avocat de la République, Lefebvre de Vieville.

Que dites-vous de cette exploitation d'un arrêt de justice ? — Voici ce que le tribunal en a dit :

« Attendu que de cet ensemble de faits il ressort clairement qu'en réclamant l'exécution de l'arrêt de Bourges en ce qu'il autorisait l'emploi de la force publique pour contraindre sa femme à réintégrer le domicile conjugal, le mari a eu pour but, non de reprendre la vie commune, mais d'obtenir d'elle, à l'aide de manœuvres dolosives, des sacrifices d'argent, etc... »

Est-ce que le notaire n'a pas été aussi un peu imprudent dans cette affaire ? Est-ce que la contrainte morale, le défaut de consentement libre ne résultaient pas suffisamment, pour l'homme le plus inexpérimenté, de la situation de cette femme obéissant au *manu militari* ? Il me semble pourtant qu'il y a dans ce monde des choses d'une évidence telle qu'elles n'ont pas besoin d'être dites.

Quatre fois condamné, et subissant en ce moment, à la maison centrale de Belle-Ile-en-Mer, une peine de vingt ans de détention prononcée contre lui pour désertion en présence de l'ennemi, voilà le bilan de Colombier, qui comparait devant la cour d'assises du Morbihan. C'est un colosse, c'est un hercule, que cet accusé, c'est une bête féroce qui, depuis quatre ans, fait entendre les plus effrayantes menaces contre les gardiens de la prison. Il ne veut pas rester à Belle-Ile-en-Mer, il veut être condamné aux travaux forcés, il veut être envoyé dans la Nouvelle-Calédonie, il tuera un gardien, deux, trois gardiens s'il le faut, il se lavera les mains dans le sang !... Et en effet il a frappé de plusieurs coups de couteau le gardien Bohler.

Eh bien, ce terrible coquin est pâle et blême devant ses juges ; il pleure, il parle avec humilité, il est à moitié mort de peur, il redoute une condamnation capitale ; c'est la plus hideuse lâcheté qui jamais ait pu être constatée. Ce misérable ne respire que quand il s'entend condamner à dix ans de réclusion et à vingt ans de surveillance !...

Et pourtant, il ne sera pas embarqué pour la Nouvelle-Calédonie, et il a trente années à passer dans la maison centrale... Mais il vivra !... Il me semble qu'il a eu trop peur pour se hasarder à recommencer une tentative de ce genre.

PETIT-JEAN.

## L'HERZÉGOVINE

**M**ALGRÉ les tendances pacifiques de la politique des grandes puissances relativement à la question d'Orient, l'insurrection de l'Herzégovine a encore trop d'importance pour que nous renoncions à nous en occuper. Nous renonçons seulement à en faire l'histoire, que nos lecteurs trouvent dans les dépêches et nouvelles contradictoires des journaux quotidiens.

Les croquis que nous reproduisons nous viennent, par la voie de Vienne, du théâtre de l'insurrection ; il

n'y aurait rien d'étonnant qu'ils fussent un peu exagérés. Mais ils ont une vraie couleur locale ; les aspects de la nature de ce pays sauvage y sont bien rendus, et les costumes sont de la plus grande fidélité.

L'épisode que représente notre gravure date du 30 août dernier.

La bande du pape insurgé Garelo, embusquée sur les pentes du mont Kiee, ayant surpris un convoi turc dans la vallée de Majevitza, sur la Terce Serpentine, s'empara, après une lutte acharnée, d'une partie du convoi, de la poudre surtout que les Ottomans, partis de Viregrad, transportaient à Novibarzar pour l'approvisionnement de la forteresse et de l'armée. Ce qui aurait facilité cette capture, c'est que le détachement turc n'était composé que de cavalerie ; il ne put lutter avec avantage contre les révoltés nombreux, embusqués derrière leurs petites forteresses improvisées dans chaque rocher du chemin. On parle de prisonniers faits par les insurgés et de scènes sauvages sur lesquelles il nous semble bon de ne pas insister. Comme pour les événements du nord de l'Espagne, le temps seulement nous éclairera ; en attendant, nous publierons toujours, sous toute réserve, ce qui nous viendra des deux partis opposés.

## LA PUPILLE

(Suite)

### II

**F**RANCHISSONS d'un bond quatre années pour retrouver Lionel à Paris, où, malgré toute l'ardeur qu'il avait apportée dans ses recherches, il n'avait pas découvert Rose, et où, lancé dans la vie joyeuse et élégante des privilégiés, il avait bientôt perdu jusqu'au souvenir de la gouvernante de sa pupille.

Lionel avait alors vingt-cinq ans.

Il était possesseur de 50,000 livres de rente, et devait recevoir dans les deux mondes, le grand et le demi, que fréquentent les jeunes gens riches, un accueil aussi flatteur que dispendieux.

Le séjour de Paris l'avait formé : il était méconnaissable pour ceux qui l'avaient connu à Blangy, et si M<sup>e</sup> Leprevost se fût égaré dans les Champs-Élysées, il n'eût certainement pas cru que cet élégant, tiré à quatre épingles, portant les favoris à l'anglaise, le lorgnon dans l'œil, le col droit, le chapeau légèrement incliné et fumant un havane tout en guidant d'une main ferme et habile les deux vigoureux chevaux anglais attelés à son élégant phaéton, fût le comte Lionel de Blangy, le tuteur de Cyprienne.

Celle-ci n'avait pas été oubliée par Lionel, qui, moins injuste pour elle que par le passé, fit plusieurs fois le voyage de Nantes pour aller embrasser sa pupille.

L'espèce de paternité qu'exerçait ainsi M. de Blangy à distance le ravissait.

Il lui semblait que Cyprienne était son enfant.

Lorsqu'il allait la voir, cette idée prenait encore plus de consistance, car, par un de ces étranges et fréquents caprices de la nature, l'orpheline se développait difficilement, et son corps frêle était loin d'accuser l'âge qu'elle avait réellement.

A chaque visite, la pauvre enfant se plaignait un peu qu'on la laissât toujours au couvent, même pendant les vacances ; mais son tuteur trouvait mille raisons pour lui démontrer que le contraire était impossible, lui faisant espérer qu'il la rappellerait définitivement près de lui dans un an ou deux.

Cette promesse suffisait pour calmer complètement la jeune fille, et les adieux n'étaient pas trop tristes.

Mais au bout d'un certain temps, Lionel, emporté par le tourbillon de ses plaisirs et de ses aventures, ne songea plus que bien rarement à Cyprienne, ne répondant guère qu'à une seule lettre sur trois que lui adressait l'orpheline, et encore d'une façon tellement laconique que ses réponses tenaient plus de la dépêche télégraphique que du style épistolaire.

A Paris, les gens qui n'ont rien à faire sont souvent les plus occupés.

Le cercle, le bois, l'Opéra, les amours, l'écurie et la villégiature obligatoire de chaque année absorbent tout leur temps. M. de Blangy sacrifiait à la loi commune.

Ayant fait la connaissance de quelques jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de fastueux mauvais sujets, il transforma son existence en une mosaïque d'inutilités si compacte et si bien remplie, qu'elle ne lui laissait que de bien rares instants pour les choses sérieuses.

En fort peu de mois, il devint à la mode, et, l'amour-propre aidant, il soutint ce renom que tant de fous prennent pour de la notoriété, et fit des dépenses au-dessus de ses ressources.

Il s'endetta à la longue et arriva, après avoir vendu peu à peu diverses propriétés et bon nombre de valeurs, à devoir grever Blangy d'une somme de 250,000 francs, qui représentait la moitié environ du prix de cette propriété.

M<sup>e</sup> Leprevost, qui apprit la chose, ayant été consulté par le prêteur et en sa qualité de premier notaire du pays, crut de son devoir d'écrire à Lionel une lettre d'observations respectueuses dans laquelle, au nom de l'ancienne amitié dont avait bien voulu l'honorer sa mère, il le conjurait de s'arrêter dans cette voie fatale.

M. de Blangy ne répondit pas à son vieil ami.

Sentant la justesse de ses observations, et se voyant dans l'impossibilité d'y répliquer d'une manière satisfaisante, il ne trouva à leur opposer qu'un silence complet.

Cette lettre du notaire ne fut pas néanmoins sans résultat.

Elle fit prendre Blangy en horreur à Lionel, et il cessa d'y passer une partie de l'automne, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire depuis qu'il habitait Paris.

Trop lancé pour pouvoir modifier en rien son train de vie, il ferma les yeux, ayant la conscience du vertige qui s'était emparé de lui, mais ne voulant pas apercevoir l'abîme qu'il creusait sous ses pas.

De nouveaux embarras d'argent surgirent bientôt, aussi impérieux que les premiers.

Grever encore Blangy, c'était s'exposer de nouveau aux reproches de M<sup>e</sup> Leprevost ; d'un autre côté, deux hypothèques ayant été prises par les premiers prêteurs, l'emprunt sur le château devenait difficile.

Lionel se souvint que sa famille avait, en Allemagne, un obligé et qu'il se nommait Samuel Warther.

Après quelques jours de réflexions qui lui démontrèrent l'urgence d'une démarche décisive, il écrivit au banquier de Francfort, lui demandant cent mille francs sur sa signature.

La réponse ne se fit pas attendre.

Samuel était heureux d'obliger un Blangy, disait-il, et sa caisse était ouverte au comte.

Une fois possesseur de cette somme, M. de Blangy réfléchit sérieusement à sa position, et abandonnant le monde frivole dans lequel il vivait d'ordinaire, il consacra ses loisirs au véritable monde qu'il négligeait depuis une couple d'années.

L'idée de terminer sa carrière aventureuse par un mariage lui traversa l'esprit, et il la caressait assez complaisamment, lorsqu'une nouvelle intrigue vint inopinément modifier ses projets.

La marquise de Chatillon était une belle personne de vingt-deux ans, dont la réputation de coquetterie égalait la beauté.

Mariée depuis deux ans au marquis de Chatillon, vieillard tatillon et quinteux, elle cherchait dans les distractions mondaines l'oubli des désagréments que cette union mal assortie lui causait quotidiennement.

La marquise avait été élevée au couvent où se trouvait Cyprienne ; Lionel se rappela vaguement l'y avoir vue en allant visiter sa pupille.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)



## LE PEINTRE PILS

MEMBRE DE L'INSTITUT

**L**E 5 septembre, une dépêche de Bretagne nous apprenait que l'art français avait perdu un de ses plus dignes représentants. Pils venait de mourir. Il avait soixante-deux ans; il était revenu, depuis longtemps déjà, à la grande peinture religieuse; sa mort a interrompu de magnifiques projets d'art décoratif.

Pils a été un des plus brillants élèves de Picot. Au concours de 1838, il obtint le grand prix de Rome. Ses tableaux religieux : *le Christ prêchant dans la barque de Simon, la Mort de sainte Madeleine, la Prière à l'hospice*, firent sensation. Il aborda avec succès aussi la peinture d'histoire, et tout le monde se souvient de son *Rouget de l'Isle*, de son *Passage de la Bérézina*. Son séjour en Orient, pendant la guerre de Crimée, fut très-laborieux. Pils sembla, pendant quelques années, s'être exclusivement voué à la peinture de bataille. *Le Débarquement de l'armée française en Crimée, le Dérail des zouaves dans la tranchée de Sébastopol, la Bataille de l'Alma*, ont été popularisés par la gravure.

Pils avait obtenu deux secondes médailles en 1846, une première en 1857, une médaille d'honneur en 1861, une médaille de première classe à l'Exposition de 1867, la croix de la Légion d'honneur en 1857, dix ans plus tard le grade d'officier.

Il était professeur de peinture à l'École des beaux-arts depuis 1863, et faisait partie de l'Institut.

Ses obsèques ont eu lieu à Paris, le 8 septembre; nos plus célèbres artistes ont suivi le convoi.

Nous voulions par le journal, par la gravure, rendre un dernier hommage à l'illustre peintre. La difficulté de nous procurer un vrai portrait nous fit ajourner l'exécution de ce projet. Un des élèves les plus dévoués de Pils, M. Clairin, a bien voulu reproduire pour le *Monde illustré* le croquis qu'il dessina près du lit de mort de son illustre maître. C'est ce dessin que nous publions aujourd'hui.

## LE CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS

**L**E 4 juillet 1876, l'Amérique doit célébrer le centième anniversaire de son indépendance.

Nous n'avons pas besoin de rappeler quelle part glorieuse les Lafayette, les Rochambeau et tant d'autres Français prirent à la lutte de l'Amérique contre l'Angleterre. Depuis 1774, depuis le jour où la nouvelle du combat de Bunkershill franchit l'Océan, toutes les sympathies de la France étaient acquises aux *insurgents*. Les Parisiens de la fin du dix-huitième siècle, si légers, si frivoles, prirent un ardent intérêt à la résistance acharnée des colonies anglaises contre la métropole. Alors, un poète, qui avait toujours passé pour « un de ces plaisants dont on colportait les farces sous le manteau, » écrivait aux *Bostoniens* :

Vous auriez le front d'être libres  
A la barbe du monde entier!  
L'Europe demande vengeance.  
Armez-vous, héros d'Albion;  
Rome ressuscite à Boston,  
Étouffez-la dans son enfance!  
Dans ses derniers retranchements  
Forcez la liberté tremblante,  
Qui, toujours plus intéressante,  
Se ferait de nouveaux amants.  
Qu'elle expire, et que son nom même,  
Presque ignoré chez nos neveux,  
Ne soit plus qu'un mot à leurs yeux  
Et son existence un problème!

Franklin était populaire à Paris, même avant son arrivée en France. « On avait déjà des Franklin sur toutes les cheminées, » disent les mémoires du temps. En 1777, les Parisiens eurent pour le « docteur américain » autant d'enthousiasme peut-être que pour Voltaire. « Dans les sociétés, dans les bals, toutes les jeunes et jolies dames allaient successivement lui rendre « hommage et l'embrasser, malgré ses lunettes qu'il « porte toujours sur le nez, » disent les *Mémoires secrets*.

Ce fut bien un autre engouement pour les *insurgents*, les *Bostoniens*, les héros de l'indépendance, quand on apprit en France les exploits de Lafayette. L'Union franco-américaine était fondée, tandis que l'Allemagne fournissait aux armées anglaises des milliers de mercenaires.

Une souscription vient de s'ouvrir à Paris pour l'érection d'un monument commémoratif du centième anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Le comité spécial (1), à tête duquel nous trouvons M. Washburne, M. le marquis de Noailles, M. le marquis de Rochambeau, M. Am. Bartholdi, MM. Laboulaye, Henri-Martin, Dietz-Monin, Oscar de Lafayette, etc., adresse un chaleureux appel à la population française :

L'Amérique va célébrer prochainement le centième anniversaire de son indépendance. Cette date marque une époque dans l'histoire de l'humanité : au Nouveau Monde, elle rappelle son œuvre, la fondation de la grande République; à la France, une des pages qui font le plus d'honneur à son histoire.

De concert avec nos amis des États-Unis, nous pensons que c'est une occasion solennelle d'associer la France et l'Amérique dans une commune manifestation. Malgré la distance des temps, les États-Unis aiment à se rappeler une ancienne fraternité d'armes; toujours on honore chez eux le nom de la France. Le grand événement que l'on doit fêter le 4 juillet 1876 nous permet de célébrer avec nos frères d'Amérique la vieille et forte amitié qui unit longtemps les deux peuples.

Le Nouveau Monde s'appête à donner à cette fête une splendeur extraordinaire; des amis des États-Unis ont pensé que le génie de la France devait s'y montrer sous une forme éclatante. Un artiste français a traduit cette pensée dans un projet digne de son but et qui a réuni tous les suffrages; il s'est mis d'accord avec nos amis d'Amérique et a préparé tous les moyens d'exécution.

Il s'agit d'élever, en souvenir du glorieux anniversaire, un monument exceptionnel. Au milieu de la rade de New-York, sur un îlot qui appartient à l'Union des États, en face de Long-Island, où fut versé le premier sang pour l'indépendance, se dresserait une statue colossale, se dessinant sur l'espace, encadrée à l'horizon par les grandes cités de New-York, Jersey-City et Brooklyn. Au seuil de ce vaste continent, plein d'une vie nouvelle, où arrivent tous les navires de l'univers, elle surgira du sein des flots; elle représentera : « la Liberté éclairant le Monde. » La nuit, une auréole lumineuse, partant de son front, rayonnera au loin sur la mer immense.

Ce monument sera exécuté en commun par les deux peuples, associés dans cette œuvre fraternelle, comme ils le furent jadis pour fonder l'indépendance. Nous ferons hommage de la statue à nos amis d'Amérique : ils se joindront à nous pour subvenir aux frais de l'exécution et de l'érection du monument qui servira de piédestal.

Nous affirmerons ainsi, par un souvenir impérissable, l'amitié que le sang versé par nos pères avait scellée jadis entre les deux nations.

Réunissons-nous pour célébrer cette fête des peuples modernes : il nous faut être nombreux pour donner à cette manifestation l'élan qu'elle doit avoir, afin d'être digne du passé. Que chacun apporte son obole; les plus faibles souscriptions seront bien accueillies. Que le nomore des signataires témoigne des sentiments de la France.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN : *Othello*; représentations le M. Ernesto Rossi. — VARIÉTÉS : Reprise des *Trois épiciers*. — CHATEAU-D'EAU : *Pif-Paf!* féerie en cinq actes et vingt-deux tableaux, par MM. Clairville, Blondeau et Mouréau.

**L**N'y a qu'une seule manière de jouer le rôle d'Othello, c'est de le jouer tel qu'il a été écrit par Shakespeare. Les uns ont voulu le jouer en nègre stupide, les autres en général vénitien et bellâtre. Rien de tout cela. Othello est un jaloux, rien qu'un jaloux, abusé, circonvenu, aveuglé par des apparences. Il aime et il tue. Ne cherchez pas autre chose. C'est bien assez pour l'humanité et pour le génie.

*Othello* a été traduit en italien par M. Carcano;

(1) Bureaux, 175, rue Saint-Honoré. — Société générale, 54, rue de Provence.

les grandes lignes de l'ouvrage n'ont pas été altérées. M. Ernesto Rossi, que Paris se souvient d'avoir applaudi il y a déjà quelques années, est venu redemander sur le même théâtre la consécration d'un talent mûri par l'étude et l'exercice. Ce qu'il y a de remarquable chez la plupart des artistes italiens, c'est que même dans les rôles les plus terribles ils ne perdent jamais le charme. M. Rossi est un exemple accompli de ce que j'avance. Servi par une belle taille, par un visage expressif, par une voix bien timbrée, il ne peut parvenir à effrayer personne. Vainement tourmente-t-il le manche de son poignard, vainement roule-t-il des yeux féroces, rien n'y fait. On est séduit par l'élégance de son geste, on est distrait par la musique de sa parole.

Les artistes qui le secondent dans *Othello* sont loin de le valoir; ce serait beaucoup exiger. Yago est vraiment par trop *honest*, — et Desdemone manque un peu de cette fleur de poésie qui la fait saluer par son mari de cette exclamation : *O ma belle guerrière!*

C'est un bien vieux vaudeville que les *Trois Épiciers*, mais c'est un vaudeville bien amusant. Peut-être que les mœurs conjugales qu'il retrace, que les maris qu'il exhibe ont un peu vieilli. Il m'a paru que la génération actuelle éprouvait une sensation d'étonnement à l'aspect de ces caricatures d'un autre âge. Les *Trois Épiciers* nous reportent, en effet, au temps de Vernet et d'Odry, excellents farceurs qu'il m'a été donné de voir sur la fin de leur carrière, et qu'on a remplacés, car les bons comédiens se remplacent, quoi qu'on dise. Je serais peut-être tenté de faire quelques réserves à propos d'Odry, qui était réellement une nature exceptionnelle, un magot, le parangon de la laideur. Le temps n'est plus de ces acteurs désespérément disgraciés.

Fermé par suite de la retraite de M. Hippolyte Cogniard, le théâtre du Château-d'Eau vient de rouvrir sous la direction de M. Dejean fils. Il a rouvert avec une féerie, comme il avait fermé, et comme il est dans sa destinée de vivre. *Pif-Paf!* ressemble à *la Patte à Coco*, qui ressemblait aux *Pommes d'or*, lesquelles ressemblaient à toutes les féeries connues. M. Clairville est plus que jamais l'homme de la situation; lui seul tient dans sa main la clef de tous les trucs, sans compter la *Clef du Caveau*; lui seul sait faire manœuvrer les princes imbéciles, les écuyers niais et les princesses persécutées. Entre temps il forme des élèves; MM. Blondeau et Monréal recueillent sa parole et cherchent à s'assimiler sa manière. Ils y réussissent, ils y réussissent déjà; voilà ce qu'il y a de fâcheux!

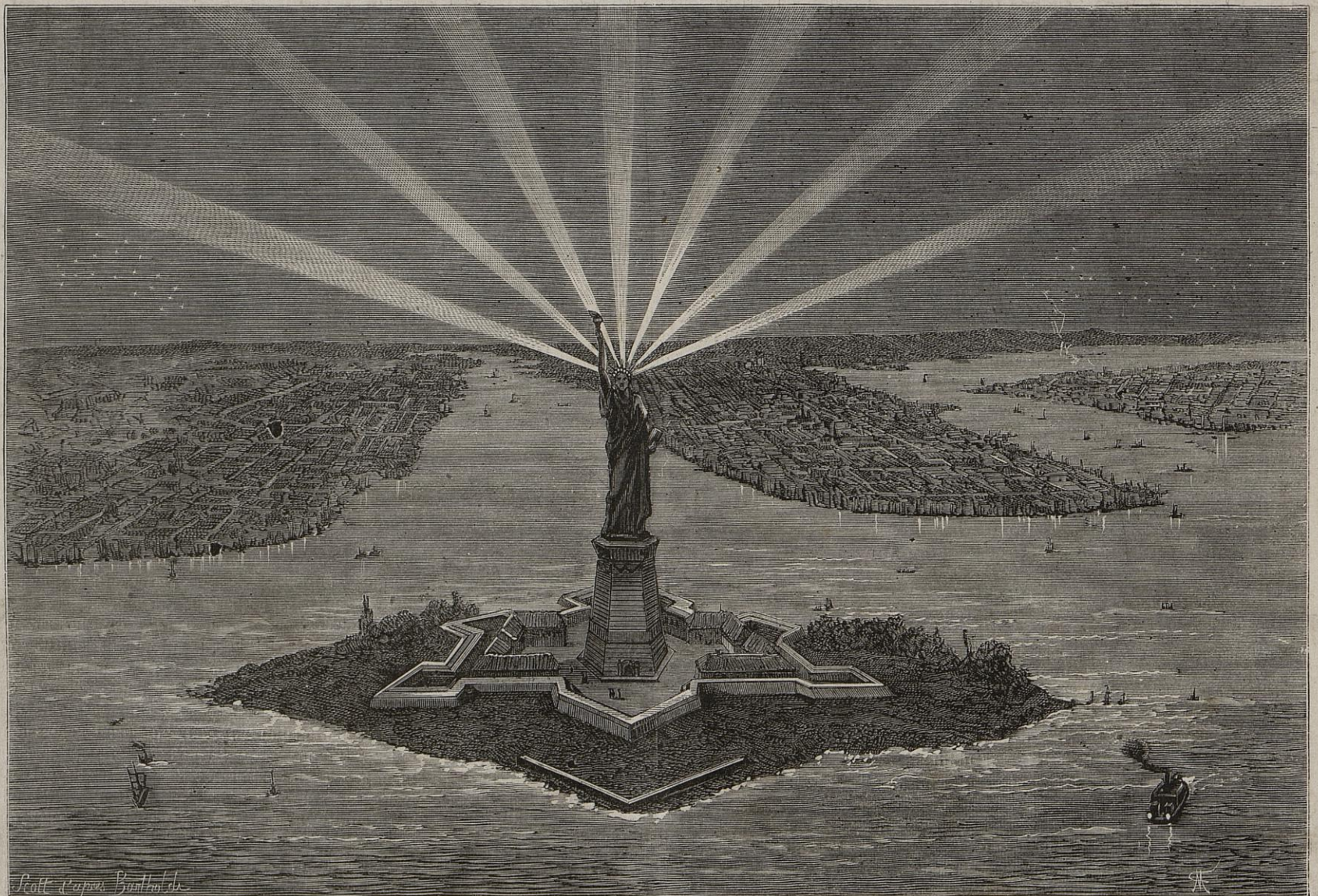
On ne s'attend pas à ce que je raconte minutieusement une féerie; ce serait la première fois que cela m'arriverait. *Pif-Paf!* a pour point de départ une paire de soufflets, que donne la villageoise Mignonnette au prince je ne sais plus qui. En punition de ce forfait, Mignonnette est enfermée dans une prison, d'où sa bonne fée la retire bientôt. Mais cette fée se trouve elle-même en lutte avec un génie vert; cette lutte se prolonge à travers mille changements à vue. Les arbres s'entr'ouvrent, les chaumières s'éroulent, les palais s'envolent, les oiseaux parlent, les statues s'animent, les horloges marchent, les escaliers se déplacent, les tables disparaissent, les grottes s'illuminent, les placards deviennent des bosquets, les tours deviennent des navires, — et, après chaque acte invariablement, on a le régal d'une apothéose. Or, comme il y a cinq actes dans *Pif-Paf!*, cela fait cinq apothéoses. Une apothéose se compose, on le sait, de plusieurs groupes de femmes ordinairement superposées et éclairées par la lumière électrique. Dans le fond du théâtre, une grande roue invisible au public fait scintiller des pailions et des lames de métal. Plus cela agace les yeux, plus cela est beau. D'ailleurs, rien dans la pièce ne justifie ces apothéoses. Où serait le mérite?

Les acteurs comptent pour bien peu de chose dans ces sortes d'ouvrages; ils ne viennent qu'après les machinistes, les décorateurs et les costumiers. Ce n'est pas faire un grand compliment à MM. Gobin et Dumoulin que de dire qu'ils valent mieux que leurs rôles. — On est allé chercher au Vaudeville un jeune homme qui commençait à s'y faire remarquer, M. Thomasse, et on l'a coiffé immédiatement de la couronne des rois de féerie, compliquée selon la tradition d'une gigantesque casquette de con-





Pils sur son lit de mort à Douarnenez. — (Dessin d'après nature, de M. Clairin)



LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE. — Projet de M. Bartholdi pour le monument à élever dans la rade de New-York à l'occasion du centenaire de l'indépendance des États-Unis. — (D'après une photographie de M. Pierre Petit.)





Souvenir de la foire de Saint-Cloud. — (Dessin de Crafty.)



cierge. M. Thomasse était un peu ahuri par sa nouvelle dignité, le premier soir.

Mignonnette, c'est M<sup>lle</sup> Atala Massue, une Parisienne voyageuse qui revient au bercail. La bonne fée, ou plutôt le génie couleur de rose, c'est M<sup>lle</sup> Lorentz, dont l'embonpoint rit aux yeux.

J'oublie beaucoup d'autres artistes, hommes et femmes. Je le fais exprès.

Des nouveautés se préparent pour la semaine prochaine, entre autres *le Panache*, au Palais-Royal. *Le Panache* est une comédie en trois actes, de M. Edmond Gondinet. M. Gondinet est l'auteur heureux et fort spirituel du *Homard* et du *Chef de division*.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

L'orchestre de l'Opéra. — Crescendo des appointements des instrumentistes depuis un siècle. — Le dernier règlement.

J'voudrais qu'un soir vous puissiez vous promener dans la partie de l'Opéra qui est située au nord du rideau et de la rampe. Vous y jouiriez d'un spectacle rare en Europe, et qui même est sans exemple en Asie, à ce que disent les voyageurs. Votre œil stupéfait contemplerait le tableau d'un gouvernement qui fait le meilleur ménage avec ses fonctionnaires; vous ne verriez que sourires épanouis, vous n'entendriez que félicitations et paroles joyeuses.

Le mot de cette allégresse est que la direction de l'Opéra, qui avait dernièrement amélioré la position de ses excellents choristes, vient d'augmenter aussi les appointements de son vaillant orchestre.

On ne saurait trop l'en féliciter.

Combien de fois, en effet, n'avez-vous pas entendu dire à des personnes qui sortaient de l'Opéra que l'orchestre et les chœurs leur avaient causé un plaisir extrême, et qu'au moins on pouvait toujours compter sur ces gros bataillons pour gagner la victoire.

Pourtant il s'en fallait que ces modestes artistes fussent rétribués selon leur mérite et les services qu'ils rendent.

Et cet état lamentable des choses datait de loin. Au siècle dernier, à l'époque de Rameau, « les gages des symphonistes » comme disait le caissier, oscillaient entre 400 et 600 livres.

Il y a dix ans encore, ils étaient à peu près au même taux puisque (l'argent ayant perdu la moitié de sa valeur), ils ne s'élevaient guère au-dessus de 1,200 fr.

C'est alors qu'à la suite d'un événement assez plaisant et sur lequel nous allons revenir, une notable augmentation de traitement fut allouée aux musiciens de l'orchestre.

Pour le temps présent, il a été arrêté que la toute-puissante direction de l'Opéra abandonnerait une somme annuelle de 200,000 fr. à son fidèle orchestre; soit une augmentation de 47,000 fr. gracieusement accordée et amplement méritée.

Les appointements sont gradués suivant le talent de l'artiste, et surtout la rareté de l'instrument dont il joue, depuis 1,400 fr. jusqu'à 3,300 fr. Il faut savoir, en effet, que les hautboïstes par exemple, ou les bassonnistes ne courant pas les rues ont tout naturellement des prétentions plus fortes que les violonistes. Ces derniers n'ont-ils pas d'ailleurs des ressources dont sont privées leurs camarades de la clarinette ou du cor? Ils trouvent des leçons à donner; ils sont engagés dans les salons d'amateurs pour exécuter des quatuors.

Il est vrai que l'orchestre de l'Opéra a consenti à jouer quatre fois par semaine pendant les huit mois de l'hiver et trois fois par semaine durant le reste de l'année.

C'est une affaire de 192 représentations par an (au lieu de 182 qui était le chiffre traditionnel).

Les appoints à 3,300 fr. encaisseront donc 17 fr. 20 par soirée; et ceux à 1,400 fr. toucheront un cachet de 7 fr. 25.

Nous ne comptons point les répétitions parce qu'el-

les sont assez rares, l'Opéra étant si peu fertile en musique inédite.

Il y a dix ans, il se passa à l'Opéra un fait peu ordinaire. C'était le moment où *l'Africaine* était dans tout l'éclat de sa nouveauté. Le guichet de la location suintait l'or; les musiciens de l'orchestre réclamèrent leur part et voulurent être relevés de l'infinité de leurs émoluments. Ils estimaient que, dans une partition de Meyerbeer, leur office était de première nécessité.

Mais le directeur se refusa d'abord à les satisfaire. C'est alors qu'ils inventèrent un tour d'écolier qui eut un effet triomphant. Ils ne se mirent pas positivement en grève; non, ils vinrent comme d'habitude prendre leur place sous la rampe, seulement ils jouèrent *pianissimo*, ce qui signifiait très-nettement: « Vous nous payez mal, nous vous donnons du son pour votre argent! »

Les choses allèrent ainsi pendant une dizaine de représentations.

Le public en était hébété; il tendait l'oreille, et ne percevait qu'un vague murmure, quelque chose comme la brise d'octobre se jouant dans la ramure d'une forêt. Effet poétique en pleine campagne, mais bien insipide rue Le Peletier, n° 10.

Tout s'arrangea pourtant, et je crois que l'argent (nerf de la guerre) fut en cette circonstance le conciliateur devant qui la paix fut signée.

Il nous souvient que pendant la crise nous eûmes une idée que nous croyions pleine de cœur, mais qui, pour cette raison peut-être, n'eut aucun succès.

Nous écrivîmes une belle lettre aux premiers sujets du chant et de la danse qui nous semblaient en possession d'intervenir utilement dans le conflit.

Et nous leur tenions à peu près ce langage:

Mesdames et Messieurs, la position que vous occupez sur le premier théâtre du monde est, à un point de vue tout matériel, d'environ un mètre cinquante plus élevée que celle de vos camarades de l'orchestre.

Aussi, du haut de votre piédestal de planches, n'avez-vous peut-être pas entendu certaines rumeurs qui se sont déclarées dans la région basse où chante le violon?

Pur effet d'acoustique!

Car, comment admettre que vous ne preniez aucun intérêt à la cause de ces collaborateurs dévoués qui vous suivent dans vos moindres écarts de rythme, pressant la mesure si tel est votre caprice, la retenant les soirs où vous manquez de souffle, ayant pour vous mille petites attentions dont vous sentez le prix?

Il est d'ailleurs une remarque à faire: c'est que depuis une quarantaine d'années vos appointements ont toujours été grossissant, tandis que ceux des instrumentistes ont quelque peu diminué. Et voyez quel moment on a choisi pour faire jouer en ce sens la bascule de la fortune, celui où le système de musique qui a prévalu au théâtre accorde une importance plus grande à l'élément instrumental, au détriment de l'élément vocal!

En vertu de je ne sais quel principe de 89 appliqué à la musique, l'orchestre s'est émancipé; aujourd'hui il n'est plus votre vassal, mais votre associé.

Ce mouvement révolutionnaire est même si manifeste qu'il a inspiré une plaisanterie qui, comme toutes les plaisanteries françaises, n'est que la vérité et le bon sens en habits de carnaval; on a dit que dans tel opéra moderne, le compositeur n'avait fait chanter les voix que pour accompagner les bassons!

Vous voyez, messieurs, combien l'orchestre mérite votre sollicitude, et par quelles attaches vos intérêts sont liés aux siens. Aussi c'est à vous que je veux demander la solution de l'affaire pendante.

Tout d'abord, dans le projet que je vous soumetts, il n'est touché en rien aux sommes copieuses que vous émergez et qui sont la trop juste récompense de votre zèle et de vos talents. Mais il me semble que vous pourriez de temps à autre prendre une de vos soirées de repos et la consacrer à un festival qui serait donné au bénéfice de l'orchestre.

Vous nous chanteriez, par exemple, des fragments choisis dans les opéras qui ne sont plus en cours de représentation, ou bien vous rendriez la vie à quelques-unes de ces grandes œuvres qui ont nom *la Passion* de Bach, *Judas Machabée* de Hændel, *la Créa-*

*tion* d'Haydn... et ce serait pratiquer la fraternité artistique pour le plus grand profit de l'art.

Je vous crois d'ailleurs très-armés contre les difficultés matérielles d'un pareil plan de campagne. Par exemple, n'avez-vous pas tout aménagé, le plus beau local qui soit au monde, et celui dont la foule connaît le mieux le chemin? Il est impossible que l'administration supérieure, touchée de vos généreuses dispositions, ne vous en accorde pas le libre usage.

Craignez-vous encore que, par un sentiment de dignité mal comprise, vos amis de l'orchestre refusent votre concours désintéressé? Vous savez comme moi que ces cadeaux en nature peuvent s'offrir et s'accepter entre artistes. — « Je jouerai à la représentation, et tu joueras à la mienne »... On n'entend que cela dans les foyers de théâtre.

Je m'abuse peut-être, messieurs, mais il me semble que la question posée par l'orchestre de l'Opéra aura tôt ou tard sa solution. Alors, et pour le bien que je vous veux, je souhaiterais que vous y aidassiez de toute la force de vos poumons.

Agréez, etc...

Voilà, ou peu s'en faut, ce que nous demandions en 1865, et ce qui s'est accompli, il y a quelques jours, sous les auspices de M. Halanzier. Regardez-y de près, en effet, les chanteurs de l'Opéra chanteront dix fois de plus par hiver et les virtuoses de l'orchestre bénéficieront seuls de ce surcroît de travail.

C'est le larynx qui réglera la chanterelle.

ALBERT DE LASALLE.

## ÉCHECS

Solution du problème n° 574.

- |                          |                 |
|--------------------------|-----------------|
| 1. F 8 CD                | 1. C 5 R (Var.) |
| 2. F 3 FR                | 2. R 4 F (1)    |
| 3. D 6 D, échec          | 3. C pr. D      |
| 4. F 7 TD, échec et mat. |                 |

(1)

- |                         |          |
|-------------------------|----------|
| 3. D 5 R, échec         | 2. R 5 D |
| 4. D 5 D, échec et mat. | 3. R 6 D |

(A)

- |                              |                      |
|------------------------------|----------------------|
| 2. D 6 D, échec              | 1. P 3 FR            |
| 3. R 2 F                     | 2. R 5 R             |
| 4. D 3 ou 5 D, échec et mat. | 3. <i>ad libitum</i> |

(B)

- |  |          |
|--|----------|
| 2. D 6 D, échec                          | 1. P 7 R |
| 3. F 2 FD, échec et mat le coup suivant. | 2. R 5 R |

(C)

- |          |
|----------|
| 1. R 3 F |
|----------|

- |                       |
|-----------------------|
| 2. D 6 D, échec, etc. |
|-----------------------|

Solutions justes: MM. F. Sgnaud; Misselioux; Quéval; L. de Croze; de Bellardin; le marquis du Bocage; les amateurs de la Croix-Blanche, à Brian; Pec; E. n. Frau; le cercle littéraire de Doué-la-Fontaine; le café de Metz, à Nancy; Jocelya.

Solution du problème n° 575.

- |                         |                        |
|-------------------------|------------------------|
| 1. D 6 R                | 1. R pr. P (Var.)      |
| 2. D 4 FD, échec        | 2. C pr. D             |
| 3. C 6 FR, échec        | 3. R <i>ad libitum</i> |
| 4. C 6 R, échec et mat. |                        |

(A)

- |                          |                        |
|--------------------------|------------------------|
| 2. D 6 D, échec          | 1. F pr. P             |
| 3. C 6 R, échec          | 2. F pr. D (1)         |
| 4. C 6 CD, échec et mat. | 3. R <i>ad libitum</i> |

(1)

- |   |          |
|---|----------|
| 3. C 6 R, échec et mat le coup suivant. | 2. F 4 D |
|---|----------|

(B)

- |                           |            |
|---------------------------|------------|
| 2. D 6 D, échec           | 1. C 4 CD  |
| 3. C 6 R, échec           | 2. C pr. D |
| 4. C pr. P, échec et mat. | 3. R 5 F   |

(C)

- |                          |            |
|--------------------------|------------|
| 2. D pr. PF              | 1. C 4 D   |
| 3. D 5 T, échec          | 2. C 5 FR  |
| 4. C 6 FR, échec et mat. | 3. R pr. P |

(D)

- |                         |            |
|-------------------------|------------|
| 2. C pr. PF, échec      | 1. P 4 CR  |
| 3. C 5 FD, échec        | 2. R pr. P |
| 4. D 5 F, échec et mat. | 3. R 5 F.  |

Solutions justes: MM. L. de Croze; Kussio; Quéval.

PAUL JOURNOUD.



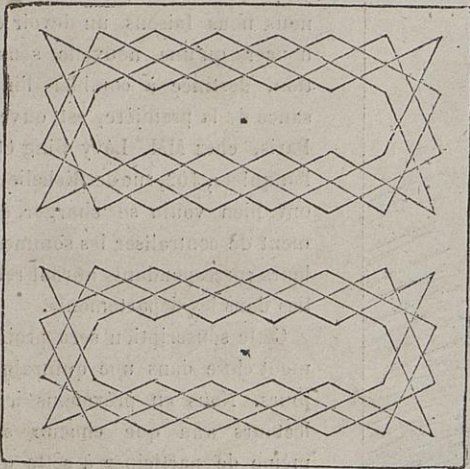
SOLUTION DU PROBLÈME GRAPHIQUE

DU CAVALIER

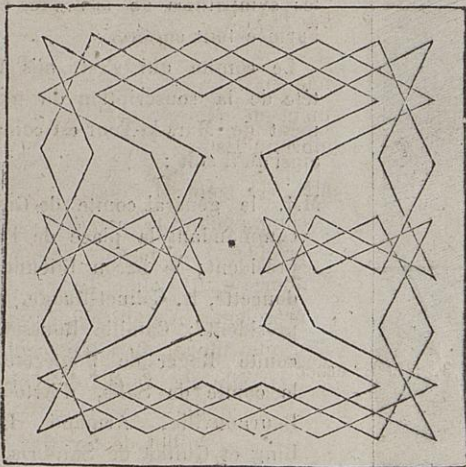
Proposé dans le numéro du 11 septembre

Nous donnons aujourd'hui les deux premières figures.

N° 1. 8 chaînes rentrantes de 8 traits.



N° 2. 4 chaînes rentrantes de 16 traits.



Solutions justes : MM. J. C., A. P., au Cercle artistique de Marseille; Ed. Pennefier; E. Hoessner; Pascal Charrier; Privez; O. et M. Straw-ki; Kassioph; A. Paladilhe; L. de Croze; H. Lemaitre; Lacolle; Dauton; R. de Villarduc; Alf. Fourney; H. de l'Estang; L. David; Valargy; E. Despont; N. Dormier.

LA PAIX

Ce qu'on appelle le succès dans quelques magasins, c'est la foule, la cohue, le bruit, le désordre; les commis ahuris ne sachant à qui répondre. La marchandise est amoncelée sur les comptoirs ou foulée aux pieds. Bousculée, effrayée, assourdie, asphyxiée, vous oubliez les achats qui étaient votre but, et ne cherchez plus qu'une issue pour sortir de la bagarre.

La Paix ne ressemble en rien à ces halles. La clientèle est commodément assise; elle y trouve le confort, la politesse, et n'y rencontre que des Parisiennes du meilleur monde ou des étrangères de distinction. Vous êtes là comme dans votre salon. Point d'étoffes ou de confections d'un goût douteux ou de mauvaise qualité. Qui les achèterait?

La vogue de la Paix s'affirme particulièrement à la soierie. Nous remarquons d'abord, aux soieries noires, un drap de soie, qualité garantie, à 5 fr. 50 au lieu de 10 fr. 50; puis, comme qualité extra, un cachemire de soie de 15 fr. 50, établi à 8 fr. 75. Aux soieries couleur, une faille de fabrication supérieure, aux nuances riches et variées, dont la valeur réelle est de 18 fr. 50, ne coûte que 11 fr.

Aux velours, vous trouvez une de ces affaires uniques qui ne se représentent jamais deux fois: c'est un velours anglais noir, très-couvert, à 2 fr. 90. Viennent ensuite un beau velours soie noire, à 7 fr. 75; puis un velours tout soie, qualité extra, à 18 fr. 50.

La modicité des prix est presque invraisemblable aux étoffes nouvelles. Un sergé mikado, aux nuances artistiquement mélangées, coûte 95 cent.; une charmante pope-

line rayée cadova, 60 cent.; un melton anglais, à 2 fr. 45, a été vendu jusqu'ici 7 fr. 90.

Il suffit d'un coup d'œil dans les salons de costumes et de confections pour se convaincre que la Paix est à la hauteur des premières maisons spéciales de couture.

Le bon marché n'est souvent qu'une amorce trompeuse; mais les habiles combinaisons commerciales des administrateurs de la Paix prouvent que le goût et l'élégance peuvent s'allier à la modicité des prix.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer place du Palais-Royal, 2.

Prenez la houppette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que tous les éloges que nous pourrions faire!

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible de toutes ses concurrentes; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient également à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard, sans ses inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prouvent avec un ensemble qui prouve combien elles en sont satisfaites.

Rien n'est meilleur que le lait pour donner à la peau la fraîcheur et le velouté qui caractérisent la véritable beauté, et la souplesse qui favorise ses fonctions éliminatoires. Un chimiste vient d'avoir l'idée de préparer un *extrait de lait*. Spécialement affecté aux bains et à la toilette, il suffit de verser un flacon de cet extrait dans une baignoire d'eau, pour obtenir un bain jouissant de toutes les propriétés toniques et adoucissantes du lait. Ajoutons que le parfum exquis de ce produit en fait le bain le plus suave qu'on puisse rêver. — Dépôt Pharmacie générale, rue du Quatre-Septembre, 13, Paris.

Si de jolies dents ajoutent à la beauté un puissant attrait, elles n'intéressent pas moins la santé par leurs fonctions journalières. Leur conservation est donc de la plus haute importance, et c'est à cette seule condition que l'on obtient une haleine toujours fraîche et agréable. Pour arriver à cet heureux résultat, nous ne connaissons pas de meilleur spécifique à employer que le ROWLAND'S ODONTO.

Cette *perle dentifrice* est sans égale pour entretenir les dents et les gencives dans un état de beauté parfaite. Ce produit se vend à Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, 23, place Vendôme; Swann, 12, rue Castiglione; Fay, 9, rue de la Paix; Hogg, 2, rue Castiglione; et chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France.

LE FIGARO publiera, à partir du 15 courant, un nouveau roman de M. XAVIER DE MONTÉPIN, sous ce titre:

LE SECRET DE LA COMTESSE

L'auteur du *Mari de Marguerite* et des *Tragédies de Paris* a écrit ce feuilleton spécialement pour le *Figaro*. C'est une étude de mœurs parisiennes et un drame tout à fait intime dont l'intérêt ne faiblit pas un instant.

Le *Figaro* compte sur un grand succès.

On imite, on contrefait la *Benzine Collas*. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

M. LOUIS ERNEST, *dentiste américain*. 1<sup>er</sup> prix Médaille d'Or. Pose dents et dentiers sans crochets ni ressorts par un système perfectionné, inconnu en Europe. 24, CHAUSSÉE-D'ANTIN, PARIS.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix: 1 fr. 60. Cahan, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Séguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOMAS, 17, r. de Buci; Fay, 9, r. de la Paix.

PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSER, 1, rue J.-J. Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

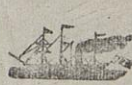
SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et la fourrure des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mochoirs, etc. Expédier 1<sup>r</sup> 3 fr. en t.-poste. Rafin, p<sup>r</sup>, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27. SAVON DE NEIGE produit sympathique pour banchir et velouter la peau. 2 francs franco

SOURCE MORNY CHATEAUNEUF  
Eaux de table et de régime par excellence.  
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

CHOCOLATS  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
C<sup>ie</sup> Coloniale  
ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, rue de Rivoli, n° 132  
DANS TOUTES LES VILLES  
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte  
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS



CEINTURE contre le mal de mer.  
CEINTURE de sauvetage.  
CEINTURE pour monter à cheval.  
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab<sup>r</sup>, r. St-Honoré, 376. Assomption.



PHARMACIES DE FAMILLE  
à 25, 40, 60 et 80 francs  
3 Méd. aux Exp. — envoi franco de la Notice  
PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

EAU FIGARO Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon  
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

A LOUER, VASTE LOCAL

Au rez-de-chaussée  
POUR COMMERCE OU INDUSTRIE  
12, RUE CHARLOT

N'allez ni à MONACO ni à SAXON  
sans vous munir du livre de C. des Perrières

RIEN NE VA PLUS

Étude humoristique sur les joueurs, les systèmes, les grecs, les décaés. Un beau vol. avec grav. d'après Bertal. Envoi franco contre 3 fr. 50 en timbres à l'adresse de l'éditeur Sartorius, 27, rue de Seine.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

DOMAINE DE FERRIÈRES

Coupe de bois de l'exercice 1875, A VENDRE, par adjudication, EN 18 LOTS, variant de 24 ares à 11 hectares, à FERRIÈRES, près Lagny (Seine-et-Marne), le lundi 18 octobre 1875, à midi précis.

S'adr. à Paris, à M<sup>e</sup> COBARD, notaire, rue Monsigny, n° 17, et à Ferrières, à la régie du domaine.

MAISON n° 11, rue Jean-de-Beauvais, à PARIS

Revenu: 16,420 fr. — Mise à prix: 150,000 fr.

MAISON n° 23, rue Charlevagne, à PARIS

Revenu: 5,840 fr. — Mise à prix: 50,000 fr.

A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 26 octobre 1875. S'adr. à M<sup>e</sup> GUSTAVE MAS, notaire, rue de Bondy, n° 38.

VILLE DE PARIS ADJ. même sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 26 octobre 1875, EN 2 LOTS, pouvant être réunis, de:

1<sup>o</sup> UNE MAISON A PARIS, rue de Bellevue, 147; — 2<sup>o</sup> UN TERRAIN de 169<sup>m</sup> 30, rue de Bellevue, 149 au coin de la r. Lassus.

Mises à prix: 1<sup>er</sup> lot, 70 000 fr. — 2<sup>e</sup> lot, 11 851 fr. S'adr. aux not.: M<sup>e</sup> J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et M<sup>e</sup> MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, rue de la Paix, 5.



## LE MONUMENT COMMÉMORATIF

DE SAINT-PRIVAT

Le monument qui doit être érigé prochainement dans la commune de Mars-la-Tour (Meurthe-et-Moselle), à la mémoire des soldats tués dans les sanglantes batailles des 16 et 18 août 1870, est encore exposé aux Champs-Élysées, où, depuis quelques semaines déjà, chacun a pu apprécier le mérite incontestable de cette œuvre capitale due au statuaire Bogino. Nous en donnons aujourd'hui une reproduction fidèle, grâce à M. A. Duvivier.

Le nom bien connu de l'artiste était du reste une garantie pour l'exécution d'un groupe aussi colossal; mais nous devons reconnaître que, cette fois, M. Bogino s'est surpassé par le fini du travail comme par la pensée qui a guidé son ciseau.

Ce qui frappe d'abord dans cette magistrale composition, c'est un souffle de patriotisme ardent, rehaussé par un style correct et élevé.

La dramatique et sympathique figure du soldat qui tombe mortellement blessé dans les bras de la France est particulièrement remarquable. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, soit de l'attitude, soit de l'expression, soit des moindres détails, car tout est également trouvé et réussi dans cette importante partie du sujet. On est ému en contemplant ce corps que la mort n'a pas encore eu le temps de roidir, et chaque mère qui pleure l'héroïque victime que la patrie a exigée d'elle en ses jours de désastres et de douleur, peut reconnaître son fils dans ce soldat qui personnifie si bien la jeunesse et le courage dans sa plus touchante acception. Comme œuvre d'art, il était impossible de mieux idéaliser la mort.

Peut-être la figure de la France eût-elle gagné à être rendue avec une énergie plus menaçante ou une fierté plus digne. M. Bogino l'a comprise autrement, en symbolisant



Le monument commémoratif de Saint-Privat par M. Bogino, statuaire.

(Dessin de M. Duvivier.)

en elle la résignation calme qui est la force dans l'épreuve. Est-ce un tort? nous n'osons l'affirmer. En tous cas, le groupe si gracieux des enfants placé aux pieds du soldat, peut être considéré comme une consolante allégorie que l'artiste a eu le talent d'esquisser très-habilement.

En présence d'une telle œuvre nous nous faisons un devoir d'annoncer qu'une nouvelle souscription, destinée à combler l'insuffisance de la première, est ouverte à Paris, chez MM. Lévy Bing et C<sup>ie</sup>, banquiers, 102, rue de Richelieu, qui ont bien voulu se charger également de centraliser les sommes que leurs correspondants auront recueillies dans les départements.

Cette souscription sera probablement close dans une quinzaine de jours. Nous en prévenons ici nos lecteurs afin que chacun soit à même de participer à cette œuvre éminemment patriotique, qui réunira, nous en sommes convaincus, les sympathies de la France et de l'armée tout entière.

Le comité qui s'est mis à la tête de la souscription du monument de Mars-la-Tour est composé ainsi qu'il suit :

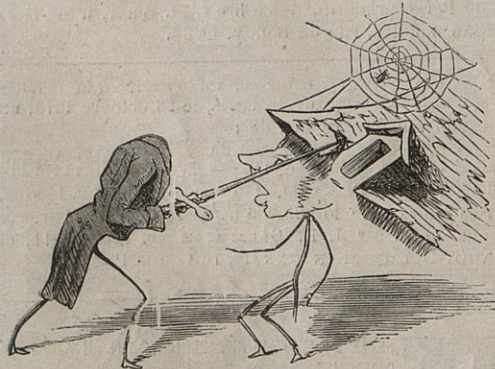
MM. le général comte de Geslin, commandant la place de Paris, président; le baron Étienne Ladoucette, H. Colmet-Daâge, vice-présidents; Camille Rousset, le comte Roger de Pontécoulant, le comte de Salis, d'Artois de Bournonville, Armand Lévy-Bing et Guillot de Sainbris, secrétaires.

Par les soins apportés à ses gravures et à sa rédaction, confiées aux sommités de l'art et de la littérature, la **Mosaïque** est une publication hors ligne; elle paraît chaque semaine en livraison. Son prix, basé sur un grand tirage, est des plus modiques : 7 francs par an pour Paris et 8 francs 50 pour les départements.

Nous la recommandons à nos lecteurs.

Bureaux : 11, quai Voltaire, à Paris.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le mandat de nos députés touche au terme de son existence.

**SANTÉ A TOUS** rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

## REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 83,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Castestuart, le duc de Pluskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n<sup>o</sup> 48,614. — M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, de sept ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, batte-

ment nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n<sup>o</sup> 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de trente-six ans d'asthme avec étouffements.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C<sup>o</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.